

Le rock progressif se déplace par bonds, aime le *double dutch*, et trouve intéressant de participer à des compétitions de bobsleigh (pour peu qu'on lui foute la paix cinq minutes).

Appas

©2010 - *Le rock progressif se déplace par bonds, aime le double dutch, et trouve intéressant de participer à des compétitions de bobsleigh (pour peu qu'on lui foute la paix cinq minutes).* , par Appas, est mis à disposition selon le contrat « Paternité-Pas d'utilisation commerciale-Pas de modification- 2.0-France » disponible en ligne à <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/> ou par courrier postal à Creative Commons, 171 Second Street, Suite 300, San Francisco, California 94105, USA.

Édité par Appas.

14, route de Sartrouville

78110 Le Vésinet

France

appas@appas.org

Composé en Garamond sur OpenOffice 3.1.1

ISBN : 978-2-9535765-0-4

Zicos de couverture : © Arnaud - antoinearnau@gmail.com

Merci Arnaud.

Encore plus d'amusement : www.appas.org



À Félicien.

*À Richard Sinclair et Pip Pyle, respectivement
bassiste-chanteur et batteur du groupe de rock
progressif britannique Hatfield and the North.*

*Je suis enrichi en vitamines
Et qui plus est, excellent pour la santé !
Pas de produits artificiels et autres trucs répugnants !
Vous m'adorez au déjeuner comme à l'heure du thé !
Et je suis facile à digérer, évidemment !*

*Vous n'aurez qu'une envie : m'avoir dans votre cuisine
Mais comment allez-vous me mitonner ?
Je vais être trop bon, M. Mitron. N'est-ce pas épatant ?
Ma mère me disait autrefois, « mange ce qu'on t'a donné ».
T'inquiète, m'man, j'ai compris à quel point ça pouvait être
plaisant.*

*Je suis un homme, un vrai, j'espère que tu me l'accorderas
J'ai maintenant plus de calories en moi qu'un pain complet
Toute le monde ne peut pas en dire autant !*

Pip Pyle

R

Ja compozz les paroles du groupe de rack progressif PaillasSon. Je me fiche des crêteêk. Je peux aussi parler normalement, sans accent stupide. Je peux aussi faire ce que je veux. Je m'en fiche. Si vous ne connaissez pas PaillasSon, je vous donne un exemple des paroles que je keupoze.

Dans ma cuisine ce matin,
Le micro-ondes a joyeusement fait
Ding.
Mais je lui ai flanqué une claque
Dans la porte
Car j'avais perdu au grand jeu
Des yaourts
Qui n'ont pas de nom de marque écrit dessus.

Alors j'ai mis la radio,
Mais j'ai dû la faire exploser
Au Mini-Uzi

Car c'est Alain Souchon¹
Qui geignait.
Je lui ai peut-être réglé
Son problème.(...)

Voilà les lyrics que je kapozz pour PaillasSon, et ce sont des paroles qui conviennent super-bien à notre musique ambitieuse et progressive. Je suis aussi bassiste. Je me moque des critiques. Je me mok des fans qui me félicitent pour l'ironie au 10^e degré de mes paroles. Il n'y a pas d'ironie. C'est des paroles normales. Il en faut. Je les fais et puis on chante avec, c'est tout. Si ça vous gêne d'entendre quelqu'un chanter « Je me fais cuire un œuf au plat dans ma cuisine pour ne pas m'ennuyer cet après-midi car il pleut », c'est que vous n'aimez pas vraiment la musique, ni les œufs au plat. Nos morceaux sont composés avec des tas de notes de musique très rapprochées qu'il faut jouer à toute vitesse. Chaque membre du groupe est un virtuose. Moi, à la basse, je n'hésite pas à jouer de temps en temps quelques mesures à la quadruple croche pour casser la monotonie. Je fais également des solos de basse de 15 minutes, ce qui, sur un morceau de 33 minutes, est le signe que j'occupe une place de premier plan, dans le groupe. Car je suis aussi le chanteur. Et la composition des paroles est entièrement sous mon contrôle. Je fais ce que je veux. Je ne dispose pas d'une voix très puissante et, parfois, je suis à la limite de chanter faux. Mais comme j'ai l'accent anglais, ça

1 Chanteur français, frisé, né en 1944 qui a accédé à la notoriété en 1974 avec le titre « J'ai 10 ans ».

donne un style. Et puis je trouve que mes paroles simples, ordinaires, dégagent une poésie tranquille et intemporelle. Je vous redonne un âxemple.

Le chat n'a pas mangé ses croquettes.
Ça se passe ainsi, parfois, les mardis soirs,
Quand le camion des poubelles
Est en retard
Sur son
Horaire.

Dans cette chanson, qui s'appelle *Julie mange un gâteau*, j'adore le moment où l'orgue d'Edward vient souligner la dernière syllabe de « horaire ». Ça fait un effet assez chouette et ça intrigue l'auditeur qui se demande pourquoi on insiste à ce moment-là sur ce mot précis. Avant, Brian, le batteur (à œufs²), mettait un double coup de cymbale sur « pou-belles ». On lui a expliqué que là, il devenait lourd, et qu'il sortait complètement de l'esprit du rock progressif. « Va jouer chez Metallica³, si ce genre de truc te démange », qu'on lui a dit. Il faut savoir que Brian est un garçon sensible, un grand échalas avec un abat-jour de cheveux qui cache le haut de son visage. Ce garçon est un peu shoe-gaze⁴, par certains côtés. Je pense qu'il a souffert de notre remarque à propos du « pou-belles » de

2 C'est une blague.

3 Fameux groupe de metal. Un groupe de metal n'est pas un groupe en fer, mais un groupe pratiquant un style de musique rock appelé metal, en référence à un style plus ancien, le heavy metal.

Julie mange un gâteau. Depuis, son jeu de cymbales est moins efficace. Il a peur de faire lourd. Avec Peter, le guitariste, j'ai tenté de le remettre sur la voie. Patiemment, sous le calme plafond de la bibliothèque de Tossigny — un beau bâtiment en briques, avec des tours et des créneaux, au milieu d'une prairie très verte — on lui a bien rappelé que les cymbales tenaient un rôle capital dans *Julie mange un gâteau*, et qu'elles intervenaient en totale liberté, hors tempo, dans l'anticipation légèrement retardée des temps forts, en vibrations travaillées au moyen de glissés de maillet, lesquelles vibrations instillaient comme une brume scintillante dans le décor du morceau, surtout entre la 17^e et la 25^e minute. Mais Brian a fait sa mauvaise tête. « Je comprends rien à c'que vous dites ! », a-t-il rétorqué dans l'immense salle studieuse de la bibliothèque. Là, on a failli se faire virer par une employée, mais, heureusement, l'adjoint du bibliothécaire en chef est un fan de PaillasSon. Il s'est d'ailleurs un peu intéressé à la conversation et, immédiatement, il a trouvé le mot juste pour que Brian comprenne. « Il faut que dans *Julie mange un gâteau* vous n'hésitez pas à laisser souffler le vent de l'eau ». Ce genre de formule, moi, je suis incapable de les sortir et je dois dire que je les trouve sacrément hermétiques, dans l'ensemble. Mais avec Brian, qui est un grand insecte ultra frissonnant, ça a super bien marché. Il a même relevé la tête et, pendant deux secondes, on a eu la chance de voir

4 Style de musique rock où des guitaristes adolescents et introvertis jouent en regardant vers le bas, donc en direction, généralement, de leurs chaussures. En anglais, *shoes* signifie « chaussures » et *to gaze*, « regarder fixement ».

ses yeux pâles et globuleux. J'ai aussitôt proposé au bibliothécaire adjoint de devenir membre de PaillasSon. « Pour quoi faire ? » m'a-t-il demandé. « Pour devenir manager », que j'ai répondu. Je suppose que le bibliothécaire aurait aimé faire autre chose, mais tous les jobs sont pris, dans PaillasSon. Basse, batterie, chant, clavier, guitare, nettoyage des instruments, gestion du stand de T-shirts et CD, street marketing, marketing viral, site web et tartines de Nutella pendant les répétes. On est complet. PaillasSon est un groupe cohérent et soudé. Pas la place d'y glisser la moindre brindille. On n'est jamais d'accord sur rien, mais quand il faut dire « non » à quelqu'un, on sait faire. Alors, devenir manager de PaillasSon, c'est quand même une opportunité exceptionnelle qu'un garçon intelligent, raisonnable et carriériste ne peut laisser passer. Le bibliothécaire adjoint, qui s'appelle Patron (un nom prédestiné, ne trouvez-vous pas ?) caresse forcément, quelque part, à un moment ou un autre de la nuit ou de la journée, l'espoir d'accéder aux fonctions de bibliothécaire en chef. C'est humain. Le problème avec la bibliothèque où Patron travaille, c'est qu'il n'y a pas de bibliothécaire en chef. Juste un adjoint (c'est lui), deux stagiaires de longue durée et un chercheur en paléographie qui n'est pas sorti de la salle des incunables depuis cinq ans. Patron n'a donc aucun avenir dans cette minable petite boîte à chaussures appelée bibliothèque de Tossigny. En rejoignant l'univers du rock progressif, il pourra progresser. Et je ne dis pas ça pour le plaisir du jeu de mot. Les gars de PaillasSon et moi, nous sommes dans une réelle dynamique de développement exponentiel de notre créativité musicale. Et nous y

convions, chaleureusement, ce brave Patron. Nous sommes forts, nous sommes joyeux, nous sommes grands et épanouis. Nous pouvons tout nous permettre puisque nous n'avons plus besoin – et depuis longtemps – de l'autorisation de Colette Leibovitz pour utiliser la salle de répétition du Foyer des Jeunes. Nous avons grandi. Nous ne sommes plus au lycée. Mais où sommes-nous alors ? Dans la certitude de construire une musique dont beaucoup d'oreilles ont besoin, répondrais-je volontiers. Certains, parmi les membres du groupe, habitent encore chez leurs parents, d'autres occupent des postes à responsabilité à la tête de multinationales pétrolières ou informatiques. Moi, personnellement, en tant que bassiste et « parolier » — comme on dit dans la chanson française — je donne des cours de démolition de bâtiments industriels. Mon indépendance financière — et donc artistique — ne fait, par conséquent, aucun doute. Oui, d'accord, c'est bien beau, parfait, bigup, me direz-vous (et je ne vous ferai pas l'affront de ne pas m'en réjouir), mais si Patron quitte son poste de bibliothécaire adjoint pour rejoindre Paillason en tant que manager, comment fera-t-il, de son côté, pour garantir son indépendance financière, et donc, artistique ? Écoutez, je ne suis pas inquiet. Car je suis en mesure, grâce aux excellentes relations que j'entretiens avec les frères Mehdioui, d'obtenir pour Patron un emploi de gardien d'entrepôt correctement rémunéré, quoique principalement en liquide. Et, coup double, nous pourrions installer notre matos dans l'entrepôt et y faire toutes les répètes que nous voudrions. Peter, le guitariste

blond, bouclé, moustachu et amateur de bière, m'a demandé si les frères Mehdioui aimaient le rock-prog. Je lui ai répondu que je n'en avais pas vraiment discuté avec eux mais que cela ne m'étonnerait pas. Les Mehdioui sont, tous les deux, extrêmement actifs et entreprenants et donc, de ce fait, sensibles au concept de progrès qui est au cœur même de ce rock progressif que nous jouons et aimons tant. Les frères Mehdioui possèdent, je crois, un certain nombre de bars et de discothèques. Un jour, certainement, j'arriverai — sans grande peine — à les convaincre d'accueillir PaillasSon dans l'un ou l'autre de ces lieux. Comme on dit, « c'est tout bénéf pour tout le monde ». De notre côté, nous nous créerons des occasions de populariser notre style de musique auprès du grand public, et, pour leur part, nos amis les Mehdioui bénéficieront d'un événement musical live susceptible de doper significativement la fréquentation de leurs établissements de divertissement et de loisirs.

O

PaillasSon est en effet à l'aise devant toutes sortes de public, que ce soit dans un casino des frères Mehdioui, dans un camping croate ou dans un congrès d'économétrie. Le rock progressif est universel. Et les chansons, dont je suis l'auteur, tout en permettant au chanteur — c'est à dire moi — de chanter des mots, sont porteuses d'images et d'émotions où tout un chacun peut se reconnaître. Laissez-moi vous donner, encore, un simple exemple.

La porte du frigo grince,
Mais j'allume quand même
La lumière de la cuisine,
Car j'aime bien entrer dans la cuisine
Pour manger
Du miel,
Ou alors, si le temps le permet
Du saucisson.

Qui n'a jamais, dans sa propre vie quotidienne, fait d'expérience similaire ? Au lieu de saucisson, ça peut être

du fromage de marque Kiri. Et le miel, bien sûr, peut être remplacé par une vaste gamme d'aliments dont de larges pans de la population sont friands. Notre musique est complexe, virtuose, mais les paroles qui voguent sur nos harmonies délivrent des messages unificateurs, susceptibles de faire vibrer, en chacun, des fibres intimes. Et avoir une fibre intime qui vibre, c'est bien. C'est chouette. C'est sensass. C'est bath. C'est de la balle. De la bombe, bébé. Tu le kiffes. Bigup. Et ça encourage Peter à nous ciseler des *solì* de guitare dont la complexité nous tient tous, parfois, tellement en haleine qu'on en oublie de jouer de nos instruments, comme, par exemple, dans *Cette algarade me paraît bien inappropriée*. Un morceau que je vous recommande. En plus, Peter a les yeux du public braqués sur lui. Je ne vais pas dire que ce genre de situation m'énervé, ou que j'éprouve une quelconque jalousie à l'endroit de Peter, mais, après 4 minutes / 4 minutes 30 de solo, généralement, je fais signe aux autres de relancer la musique. Parfois, pour que ce soit plus efficace, je baisse un tout petit peu le volume de l'ampli de Peter, en faisant gaffe à ne pas me péter la gueule sur les bouteilles de bière qui jonchent le sol au pied de ce même ampli. Ça me fait mal au cœur de baisser l'ampli de Peter, puisque, après, on sent que Peter est tout triste, pas dans son assiette et un peu anxieux. Il a peur que sa guitare ait un problème de micro ou de câblage. Ou alors, il remet en question son talent, voire même sa coupe de cheveux, sa blondeur, ses boucles ou la forme de sa moustache. Mais, comme je finis toujours par le dire à Peter, quand on joue du rock progressif comme le nôtre, exigeant, polymorphe, en perpétuelle évolution par

rapport à son évolution, ce genre de petites mésententes est inévitable. Car — et c'est une règle impérative dans PaillasSon — chacun doit pouvoir exprimer sa personnalité dans toute la plénitude de ses infinies facettes. Au début, on écrivait tous nos morceaux sur du papier à musique. Mais, du fait de l'extrême densité du paysage rythmique, mélodique et harmonique que nous construisons, ces malheureux documents sont devenus illisibles, tant à cause des notes placées sur la portée que des annotations, variantes et commentaires et gribouillis divers apportés par chacun de nous, sauf Edward qui lui, conserve en double dans des valises toutes les partitions de toutes nos compositions avec ses propres annotations. Progressivement — c'est le cas de le dire — nous avons abandonné les partitions au profit de l'improvisation expérimentale. Ce qui demande une sorte de précision sans défaut dans l'appréhension du flou. Nous sommes libres, mais savons que le prix de cette liberté, c'est la discipline, inhumaine, que nous nous imposons. Et ceci ne peut se concevoir sans un programme de maintien en forme physique qui nous voit, deux heures par jour, qu'il pleuve, neige, vente ou ne fasse rien, pédaler, tantôt avec les pieds, tantôt avec les mains, sur des vélos de training spéciaux adaptés au rock progressif. D'abord, ils sont génialement décorés de peintures super chouettes, très bien peintes, avec des dieux égyptiens, des nuages d'astéroïdes bleu-argenté et des femmes super belles en chemises de nuit longues, blanches et translucides. D'ailleurs Kubäi, l'artiste qui a peint les vélos, est celui qui a également peint nos guitares et notre batterie. Edward a refusé que Kubäi intervienne sur ses claviers. Edward a

fait le choix de les décorer lui-même avec une marqueterie en pierres dures polychromes qui donne un joli effet, mais surtout, vu de près. Car Edward a super soigné les détails. Je ne vais pas le lui reprocher, ni tenter de diminuer la qualité de son travail. Cependant, je trouve, qu'en concert, ma basse, de loin, est plus jolie. Plus proche de l'esprit rock-prog. Quand je fais le solo de *Bon sang, toutes ces Fées qui sortent de la grotte*, j'adopte un jeu de scène acrobatique qui me permet de mettre en valeur toutes les possibilités de reflets de ma basse. J'ai aussi des cordes qui deviennent bleu fluo sous un éclairage à la lumière noire (et pas l'inverse). Ça aussi, je dois dire, c'est trop tope. C'est magique. Ça entraîne le cerveau vers des rivages inexplorés où une mer phosphorescente vient lécher des plages de sable turquoise, sans répit, une vague succédant à une autre vague, et ainsi de suite, pendant des millénaires. Je ne suis pas certain — pour ne rien vous cacher — que Brian ait la même approche que moi concernant les rivages inexplorés avec du sable turquoise. Je pense que c'est dû à la nature même de son instrument. Parce que finalement, Brian, on peut pas vraiment affirmer — si on est honnête — qu'il fasse de vraies notes avec ses baguettes. Vous voyez ? C'est du rythme. C'est des impacts sonores, des chocs, parfois brutaux, entre le bois et la peau, ou entre la peau et le bois ou entre le bois et le métal ou entre le bois et le ventre d'Edward quand Brian et Edward discutent avec passion d'un point de théorie musicale. Brian est, de fait, un garçon fractionné, dans sa tête. Chez lui, pas de longs souffles de vents océaniques, pas de longues distances de tartine recouverte d'une couche lisse et uniforme de pâte

à tartiner chocolat-noisette. Pas de façades monumentales et géométriques d'immeubles dingues, tout en verre, qui montent à l'assaut du ciel, tout en paraissant, par le jeu de leurs reflets, vouloir l'imiter et se confondre avec lui en une osmose simple. L'imaginaire musical de Brian, je pense, devrait être comparé à un plat de lentilles où, certes, une sauce lie les lentilles mais où, cependant, chaque lentille est une unité distincte. Je ne dis pas que, quand il joue, Brian voit des lentilles jaillir en gerbes autour de sa batterie et s'enspiraler sur des kilomètres en processions interminables, tentaculaires et arabesques. Je pense que Brian doit percevoir une multitude d'ampoules clignotantes, vous savez, ces ampoules qu'on met autour des miroirs de maquillage, un peu comme s'il était enfermé dans une loge surpeuplée de danseuses de french cancan affairées, pépiantes, scintillantes ainsi que pourvues de seins parfumés et pointus. Je vous rassure, ça ne va pas plus loin, sinon Brian perdrait le contrôle de son instrument. Il n'est pas facile, en effet, voire impossible, de jouer correctement du prog-rock si l'on croit sentir sur ses joues les effleurements répétés d'un certain nombre de poitrines féminines libérées de tout sous-vêtement.

C

Notre musique nous impose, en effet, une certaine discipline. Pas monacale, ni même érémitique. Non, pas à ce point. Juste austère et inhumaine, avec des pauses où nous pouvons nous relaxer en étant seulement ascétiques. Voire en nous autorisant un peu d'anorexie. Notre musique ne souffre pas l'approximation. Je pense que vous l'avez remarqué, nos partitions sont truffées de silences, demi-silences, pauses, demi-pause, quart de silence et j'en passe. Donc, de ce fait, la musique s'arrête, puis reprend, puis s'arrête pour reprendre de nouveau, et ainsi de suite. Vous voyez ? Et ce sont tous les instruments qui s'arrêtent ensemble, n'est-ce pas. On ne doit avoir aucun décalage entre nous. Celui qui serait décalé, « pas en place » comme on dit dans notre jargon, serait immédiatement écartelé par six éléphants et arrosé vivant de pisse de chouette – je plaisante, c'est juste une image. Je vous donne un exemple. Au début de *The Magical Lady of the Pyriform Dwarfs*, moi, je joue un petit thème introductif à la quintuple croche pointée qui doit se caler au millimètre sur le jeu de toms hypercomplexe de Brian. Il est évident que si j'imaginais, à ce moment-là,

qu'une main experte et fine, aux ongles nacrés, caressait l'intérieur velu de ma cuisse, j'aurais les pires difficultés du monde à être musicalement bien « en place ». Pour bien jouer le rock-prog, il faut aimer le rock-prog. Et pareil pour le prog-rock, d'ailleurs. Nous sommes rigoureux, virtuoses, enchanteurs, jamais cruels. Nous savons dire « stop » quand, après 30 heures de studio sans vraiment de grosse pause, une certaine nervosité commence à s'emparer des gars qui s'occupent de la prise de son. Pour eux, assurer l'enregistrement d'un groupe comme PaillasSon, ça représente une expérience professionnelle unique, très formatrice, source de frustration, de stress, de haine de soi, et d'une approche totalement renouvelée de l'écoute musicale. Bien souvent, les gars râlent, s'enivrent ou vont pleurer dans une arrière-cour. Mais, quelques mois après, il faut les entendre parler de nous. « Oui, j'ai bossé sur le dernier quadruple album de PaillasSon, mec. Et si c'était à refaire, je te jure qu'ils pourraient fouiller l'Europe entière sans me mettre la main dessus. » Et pourtant, croyez-moi, les ingés-son, c'est des coriaces. De vraies saletés. Pires que des ronces enchevêtrées aux abords d'un château médiéval, pire même que des châteaux médiévaux envahis par des ronces enchevêtrées, pire aussi que des châteaux médiévaux envahis par des ronces bien peignées. Les ingés-son, il faut le savoir, se tapent sans broncher des séries d'albums de pop-pouffes⁵ hareunebi⁶ ainsi que des enregistrements de musique symphonique contemporaine française. Ce ne sont donc pas des « tafioles », pour

5 Terme emprunté à Vinsh (<http://vinsh.blogspot.com>).

reprendre – sans le cautionner – un terme utilisé dans l'armée de terre et la police municipale. Tout ça vous donne donc une idée de l'intensité musicale que nous, PaillasSon, on dégage. Et je pense qu'il ne s'agit pas simplement d'un phénomène acoustique. Il y a autre chose, dans notre musique. Un truc, une entité, une monade, un kif, qui te remue en profondeur les viscères et crée dans ton cerveau — car tu en as un — des réactions synaptiques incroyables. PaillasSon emmène, violemment, ses auditeurs dans un état second. Et ils n'ont pas le choix. Car c'est nous qui commandons. Quand, pendant les concerts, des gens dans le public s'affalent sur eux-même en se bouchant les oreilles, ce n'est pas, comme on pourrait croire, pour échapper aux sons de PaillasSon, mais c'est, au contraire, pour mieux les retenir en eux et s'y abîmer en une sorte de syncope extatique, très agréable et sans danger, quoi qu'en disent les équipes médicales qui viennent les évacuer de la salle. Nous, de notre côté, on ne peut pas trop se permettre de se laisser entraîner par notre musique, parce que notre musique, il faut bien qu'on la joue si on veut qu'elle soit musique. C'est notre devoir de la faire exister. Et de réussir à ne pas être emporté dans ce que certains nomment une « transe ». Ça demande donc de notre part de solides qualités morales, une bonne dentition, des pantalons en laine toujours lavés à 30°, une confiance inébranlable dans les produits financiers qu'on a achetés

6 Francisation vinshienne (voir note *supra*) du « mot » américain *RnB*, désignant une musique de danse, à tempo moyen, d'origine nord-américaine, alliant rythmiques hip-hop et mélodies chantées.

en répondant à un mail expédié du Sénégal. Peter, toujours un peu vulnérable, et qui a tendance, parfois, à se laisser aller à une certaine forme de facilité, avait suggéré que nous engagions des musicos pour jouer à notre place pendant les concerts. Comme ça, selon Peter, on aurait pu s'écouter et — sans risque d'interruption du concert — se laisser planer dans les nuées supernaturelles où tourbillonnent les images hypnotiques que notre musique, à coup sûr, à chaque fois, produit. C'est Edward qui, le premier, a opposé un refus net à la proposition formulée par Peter, en indiquant qu'il refusait catégoriquement de prêter ses valises de partition à qui que ce fût. Et Brian, pour sa part, a également dit « non », et c'est logique, parce que cette solution l'aurait privé de son fameux solo de cymbales de 40 minutes *sur Quand mon abonnement à piscine arrivera à échéance, et bien, oui, je le renouvelerai*, ce qui, reconnaissons-le, compte tenu de la psychologie de Brian, aurait été carrément inhumain. Pour tenter d'adoucir la déconvenue de Peter devant cette pluie de refus, j'ai dit à tout le monde que l'idée d'engager des gens pour jouer à notre place me semblait « intéressant », qu'il fallait y réfléchir « dans les meilleurs délais », dans le cadre d'une « vaste consultation de tous les partenaires concernés » afin de dégager « les grands axes de travail » sur lesquels les différentes commissions créées à cet effet « ne manqueraient pas de se pencher ». Il faut me comprendre. Je suis le leader de PaillasSon. Je suis garant de la cohésion du groupe. Les autres gars me font confiance. Je dois gérer l'infinie et superbe mosaïque de nos différences et, après avoir organisé tous les débats démocratiques, tables rondes, colloques, séminaires,

journées d'étude, universités d'été, cercles de parole, *chat* en direct, vos questions par SMS, flashmobs, ta mère en skis dans la mosquée où il n'y a pas de neige... Et après avoir organisé tous ces trucs participatifs, je dois prendre la décision qui m'amuse le plus. Comprenez bien, je ne veux pas que PaillasSon se transforme en une sorte de gros protoplasme sans saveur. Nous devons marquer notre singularité dans un paysage musical actuel qui, avouons-le, rendrait plus d'une vache neurasthénique — à supposer qu'on parvienne par un tour de force insensé à placer des vaches dans un paysage musical.

K

Oui, je le proclamerai jusqu'à ma mort en martelant chaque mot d'une voix de titan : le prog-rock demande un engagement total de soi-même. Nous ne sommes pas des truqueurs. Sur scène, ce qui sort de la sono, c'est nous qui le jouons. Moi quand je balance un mi grave, le mi grave qui sort des enceintes, c'est le mien, et je vibre avec lui en grinçant des dents, mais ça ne s'entend pas que je grince des dents. Car mon mi grave a vraiment la patate des notes authentiques. Et si je décide, inopinément, d'ajouter un do aigu (qui ne figure pas dans la partition de la valise d'Edward), je sors un putain de do aigu de sa mère. Et ça, personne, pas même les gros gnocchis rasés du service de sécurité, ne pourra m'en empêcher. C'est la pulpe de mon index qui a voulu faire vibrer le do aigu de la corde de ma basse. Ce qui se passe, c'est un truc charnel, c'est animal. Mes mains sont des saucisses. Je suis un steak, à point, qui balance le son. Et je fais ce que je veux. Saucisses de Strasbourg, de Francfort, de Morteau, je n'ai pas de limites. Si je veux être un gigot, je suis un gigot. Si je veux être un plat de tripes insaisissables, je suis un plat de tripes insaisissables et ma visqueuse vélocité

bassistique en laisse plus d'un comme deux ronds de flanc. Avec notre musique, on s'est ouvert un champ de liberté. Et celui qui pourra nous empêcher de labourer ce champ est loin d'être né. Si ça se trouve, il n'est même pas encore mort. Et je tiens à indiquer aux oiseaux de mauvais augure que le nombre de personnes pas encore nées ou déjà mortes est infiniment plus considérable que celui des vivants susceptibles de vouloir nous mettre des bâtons dans les roues. Les statistiques jouent en notre faveur. Et à ceux qui veulent nous empêcher de labourer notre champ, je dis « Venez ! ». On les attends, les doigts de pieds sereins dans nos bottes. Nous, on trace notre route malgré les précipices. Parce que, les précipices, ils sont de la même race que nous. Profonds, dangereux, gigantesques, mystérieux, beaux, à la fois ténébreux et miroitants d'éblouissantes gouttes de rosée magique. Là, Edward me fait une mauvaise plaisanterie en disant que la rosée magique ce n'est rien d'autre que Peter qui a sué. Ça brise la poésie, mais ça prouve que chez PaillasSon, aussi, on prend le temps de rigoler. Et pour ça, quand on lui fout la paix sur les questions de partitions et qu'on le charrie pas trop sur son flanger⁷ qui sature, Edward il en sort de très drôles. Je vous en dis juste une, au passage : c'est un guitariste country qui rencontre un guitariste heavy metal. Le mec de la country dit à l'autre : « Si j'avais tes cheveux à la place de ma moustache, même Charlie Chaplin ne serait plus crédible. » Non mais elle énorme, celle-ci, voyez-vous ? Quelle marrade ! Une marrade à la

7 Effet électronique retard variable de courte durée (de 1 à 10 millisecondes), qui est mélangé au signal d'entrée.

mesure de l'importante pression que nous accumulons, sans moufter, du fait de la complexité et de l'intensité de notre musique. On est graves, de ce point de vue là, c'est sûr. Des fois, mes lèvres vont tellement vite pour chanter les paroles que le son de ma voix ne sort que bien après. D'où — vous l'avez deviné — les abjectes accusations de play-back (ou lip dub) dont j'ai fait l'objet de la part de certains fielleux amateurs de musique symphonique. Qu'ils sachent un peu, ces mastodontes miraculeusement préservés depuis le Mésozoïque, que j'aime ma voix. Ma voix, c'est moi. Et pas l'inverse. Je la trouve, elle me trouve, on se rencontre, on s'emperlifocote en papotis de bonheur et loin devant, par delà même les hauts remparts de la puissante cité carthaginoise, elle va porter des mots de flamme bleue et douce, non brûlante, dans les zones les plus peuplées d'un désert qui, de fait, n'en est plus un. Et cette voix ne se balade pas seule, comme une conne, à poil dans les oasis et les supérettes. Elle est vêtue de mots. Oserais-je dire que les mots – mes mots – vont jusqu'à constituer sa substance même. Je ne vous conseille pas, lors d'une excursion en forêt, à vélo et en bermuda, de vous prendre une de mes phrases dans la face. Vous auriez, à coup sûr, à régler une facture de réparation de guidon, de phares, de roues, de pédalier et de sonnette dépassant de loin la valeur d'achat de votre bicyclette. Tant pis pour vous si, dès lors, vous passez la nuit sur l'accotement – non stabilisé – de la départementale agreste en sanglotant, les genoux couronnés d'écorchures brûlantes. La musique, et plus que toute autre, le prog-rock, n'est pas une activité de loisir et de plein air. C'est une liberté qui, bien que

rigoureusement enregistrée dans la souterranéité d'une cave-studio, explose à l'extérieur, pulvérisant avec panache et grandeur les puissantes palissades branlantes des conventions sociales et des certitudes construites par ceux qui doutent. En insistant sur ma voix, je ne voudrais pas jeter la basse dans l'ombre. Aussi incroyable, miraculeux, surhumain que cela puisse paraître, je suis en capacité de chanter et de jouer de la basse, en même temps, sans me tromper. Car le risque, quand on fait ça, c'est que la voix se mette à chanter la basse ou que la basse vienne pousser la chansonnette aux côtés de la voix. Vous imaginez la confrontation musicale, et artistique, qui peut s'ensuivre ? La voix, également, peut faire trébucher la basse, laquelle peut entraîner à son tour la voix dans sa chute. Donc, pour assurer honorablement ma fonction de bassiste-chanteur, je dois travailler l'indépendance des différentes parties de mon corps, comme le fait si bien Brian derrière sa batterie où (pour exprimer la chose d'une manière qui vaut ce qu'elle vaut) « sa main gauche ignore ce que fait sa main droite ». Ce qui n'est pas vraiment ce qui se passe, dans la réalité. Les deux mains ont en effet chacune leur boulot bien précis, mais elles restent en contact, se tiennent ainsi au courant des activités de l'autre. Elles s'interpellent d'une fenêtre à l'autre dans l'étroite ruelle sicilienne. L'une agite un mouchoir vert en direction de sa copine, laquelle répond par un mouchoir jaune. Ou alors, de façon plus moderne, elles peuvent se transmettre des informations par SMS :

MAIN GAUCHE

Je vais passer en 6/8 dans deux mesures.

MAIN DROITE

Dans deux mesures, t'es sûre ?

MAIN GAUCHE

Maintenant, c'est plus que dans une mesure.

MAIN DROITE

Je n'arrive pas à le croire...

MAIN GAUCHE

Hé, c'est maintenant, débile !

MAIN DROITE

Maintenant quoi ?⁸

Ce court extrait de dialogue vous donne une idée de la complexité du jeu de batterie (et, accessoirement, de la nonchalance assez exaspérante de la main droite). N'oublions pas aussi que les pieds gauche et droit ont leur mot à dire. Quant à la tête, personnellement, je ne sais pas comment elle fait. À sa place, je crois que je demanderais expressément de ne plus faire de prog-rock⁹, ni aucune musique incluant de la batterie. Éventuellement, si on me suppliait, j'accepterais d'assurer le jeu de grosse caisse dans une fanfare spécialisée en slow-funk. Et pas à temps plein. Car dans ces histoires d'indépendance, la tête se voit attribuer un rôle

8 Ce dialogue a été traduit, le plus fidèlement possible, du langage SMS.

impossible : elle doit être un membre indépendant tout en assurant la coordination de l'ensemble des membres. Pas question pour elle de se laisser contaminer par la cymbale de charleston et de passer, ainsi, un morceau entier à ouvrir et fermer la bouche, par un phénomène, funeste, de mimétisme. Imaginez une tête qui ne pourrait faire autrement que de caler ses mouvements sur les baguettes au moment des roulements de caisse claire... ou la tête cymbalisée, ou la tête-batterie qui s'imaginerait dotée d'un menton grosse caisse, d'un nez caisse claire, d'oreilles cymbales, de dents toms, de lèvres charleston et d'une langue... langue. Imaginez cette tête-batterie, au moment du démontage, qui sent ses dents dévissées par un technicien de scène aux doigts — et on ne peut, lui en faire le reproche — sales et visqueux. Donc, s'il vous plaît, laissons l'indépendance des membres aux batteurs, dont c'est le métier, et qui parviennent, on ne sait comment, à survivre à tous ces chamboulements. Non je n'ai pas sous-entendu que les batteurs de prog-rock étaient des machines à la froide précision métronomique, des psychopathes provisoirement absents de l'univers du meurtre, des robots humanoïdes aux yeux rouges luminescents. Tout ça, ce sont des racontars colportés par

9 Ou rock-prog, c'est pareil, au cas où vous vous seriez posé la question depuis le début de cet ouvrage. *Prog-rock* est anglo-saxon, car issu de l'appellation *progressive rock*. Rock-prog, lui est typiquement français. C'est un raccourci pour dire « rock progressif ». Petit jeu : trouvez le raccourci pour « pop populaire ». N'est-ce pas amusant ? Et, en plus, on peut l'écrire dans les deux sens. C'est un palindrome, si vous préférez que je dise « palindrome ».

de vieilles femmes superstitieuses, le soir, autour de la cheminée, dans les tristes cabanes des marais. Vieilles femmes coiffées de fichus. Tristes cabanes perdues dans la brume malsaine. Mais cabanes mystérieuses et fantastiques. Et les vieilles femmes aussi. De même que leurs filles jeunes, autistes, belles et diaphanes, souvent vêtues de chemises de nuit blanches et longues en gaze transparente. Et aussi leurs chiens au curieux mufles de cochons et aux fronts plantés de petites cornes. Et les cadavres de corbeaux morts (oui morts, oui cadavres) crucifiés sur la porte du frigo. Et les bijoux maudits, datant du mariage de ces vieilles femmes, bijoux qui luisent, sournoisement, sur le velours défraîchi d'un coussin rouge sang brodé du slogan « Vive le Président René Coty ». Un univers que nous, à PaillasSon, on connaît bien. Moi, comme vous le savez, j'écris les paroles du groupe. Eh bien, de temps en temps, j'aime explorer cet univers et donner vie à un royaume extraordinaire, emberlificoté et clair-obscur de forêts enchantées où vivent des trolls, des nains, des sorcières, des fées, des dragons, qui s'entassent les uns sur les autres dans des histoires complexes où, à la fin, le torque sacré des anciens rois de Kølgor vient résoudre tous les problèmes (alors que le démiurge Ptũh tentait d'égarer tout le monde avec un morceau de la vraie croix du Christ). Je vous donne un exemple, pour que vous compreniez bien dans quelle optique je travaille, et ce, sans porter aucune paire de lunettes.

Aux tréfonds du gouffre
Des amazones de Lâmbiwann,

Le jeune seigneur Üdalf
Ne fit pas vraiment gaffe
Et embourba,
Bêtement, alors,
Les jambes de Iiyà,
Sa licorne bleue,
Et en vain cria
« À l'aide, les elfes ! »

Vous voyez tout de suite qu'on est ici dans une autre tonalité. C'est des paroles épiques et fantastiques, des petits déclencheurs d'immenses univers merveilleux et enchantés où la magie ne se réduit pas, simplement, à un lapin qui disparaît dans un chapeau. Les autres membres de PaillasSon sont totalement d'accord pour me laisser explorer cette voie créative dans certaines de nos chansons, mais « pas trop », comme me l'on dit Brian et Edward. Je les ai rassurés. Je ne suis pas du genre à collectionner et à peindre moi-même des figurines de gobelins en plastique. Les jeux de rôles c'est pas mon rôle. PaillasSon a une vocation plus large. Mais tant mieux, par ailleurs, si le groupe parvient à faire vibrer le cœur des geeks¹⁰ introvertis. Tant mieux si nous faisons quelques dates dans les festivals médiévaux du Sud-Ouest de la France avec vente d'hydromel et échassiers cracheurs de feu.

10 Terme anglais désignant une personne solitaire et intelligente, (mais pas toujours isolée, car un geek peut conserver une vie sociale) et passionnée par la science, les techniques, mais aussi par la littérature, les jeux vidéos et le cinéma évoquant les mondes imaginaires de la fantasy (d'après Wikipedia).

C'est indéniable, nous, à PailasSon, nous sommes complètement ouverts à la différence et nous aimons aller vers le public, quel qu'il soit. Serions-nous prêts à jouer devant des tortues d'eau ? La question ne me désarçonne pas. Nous avons fait plusieurs dates dans des chenils, avec beaucoup de plaisir et d'enthousiasme. On y a reçu un accueil vraiment sympa. Si nous jouons devant des tortues, certes, les jappements nous manqueront, mais de voir toutes ces petites têtes fripées osciller au rythme de *Le trottoir descend au prochain arrêt* ou de *Chope tes chips* nous procurerait, sans aucun doute, des joies tout aussi intenses. Nous sommes tellement libres et créatifs dans notre musique — et dans notre tête — que nous avons la capacité d'aborder sereinement les auditoires les plus variés. Collectionneurs de statues antiques, glaçons géants, orangers en pots, généraux nord-coréens, tonneliers sans travail, cracheurs de feu non médiévaux, boeufs congelés, nuage de sauterelles, marins taciturnes, anthropologues, stocks de sandales, clubs de salsa, excursionnistes de plus de 50 ans, naturopathes, pintades, textes de loi, pompiers, autostoppeurs, aérostiers, et bien

d'autres encore. La musique de Paillason — ainsi que ses paroles, dont je suis l'auteur — est universelle, mais pas uniforme. En effet, Peter, par exemple, n'abordera pas un solo devant un public coiffé de chapeaux de gendarmes en papier crépon de la même manière qu'il aborderait ce solo devant des oies accompagnées de leurs éleveurs déguisés en autruches. On sentira des variations notables, dans son jeu. Des accélérations moins lentes, des dissonances beaucoup plus mélodieuses, une utilisation parcimonieuse de la pédale wah-wah... autant de stratégies de jeu mises en œuvre afin de faire vibrer, chez ces divers publics, la « corde sensible », comme Peter aime à le répéter (un peu trop souvent, d'ailleurs). Moi, à la basse et au chant (car je fais les deux), c'est pareil. Dans certains concerts, je m'interdis d'utiliser la 4^e corde, car cette attitude ne serait pas comprise par le public, voire mal interprétée et source de cohue et de rixes. Au contraire, dans d'autres concerts, je prends plaisir à gambader sur cette quatrième corde au risque, parfois, de lasser Edward qui, certes, aime bien la 4^e corde, mais n'en perçoit pas, comme moi, tout le pouvoir évocateur. Je fais donc attention à ne pas énerver Edward avec ma 4^e corde. Car Edward est capable, au milieu d'un morceau, de faire éclater sa colère de façon spectaculaire en piétinant le mouchoir en papier, qui lui sert à nettoyer la marqueterie de son clavier ou pire en avalant sa bague *King Crimson*. Heureusement, Brian est là pour calmer Edward. Sans interrompre son jeu de batterie, ce grand diable de Brian, parvient à se libérer une main par-ci, un main par-là, pour tapoter amicalement l'épaule d'Edward et lui faire des grimaces distrayantes qui ont le don de

faire oublier à notre claviériste ses sombres pensées. Peter, de son côté, n'a pas, dans ces cas-là, un comportement très exemplaire. Il profite du vide sonore laissé par les synthés d'Edward pour improviser des accords et des arpèges supplémentaires. Et je peux vous dire que si, par malheur, il est équipé de sa guitare à double manche, j'ai deux fois plus de mal à lui faire cesser sa ridicule démonstration. Au début, je lui arrachais sa guitare des mains (tout en chantant et assurant ma partie de basse), mais ça ne servait à rien, car Peter dispose derrière lui — et je pèse mes mots — d'une forêt de guitares de rechange qui, dans les petites salles, déborde jusque sur le trottoir. J'ai renoncé également à demander à l'ingé-son de mettre à zéro le canal de la guitare sur la console de mixage, car Peter a toujours de très bonnes relations avec les techniciens et les ingénieurs du son. C'est son côté expansif, volubile, joyeux, fêtard, qui les séduit. Et puis les gars sont fascinés par la virtuosité de Peter. Et je les comprends. Si au moment d'un solo rapide, vous essayez de suivre les doigts de Peter sur le manche, vous ne verrez qu'un manche et pas de doigts. Des chercheurs en neurologie ont fait passer des tests à Peter. Croyez-moi ou non, leurs caméras spéciales n'ont pas réussi à filmer les doigts de Peter. Sur l'image, on voyait juste de furtifs halos blancs translucides pendant les passages lents du solo. Ils ont aussi enregistré l'activité cérébrale de Peter. Sur les écrans, son cerveau ressemblait à une vue de Las Vegas, la nuit, avec les publicités clignotantes et les embouteillages.

P

À travers tous ces exemples, vous voyez qu'à PaillasSon nous ne manquons pas de personnalités fortes et originales. On sort de l'ordinaire. On a une vraie liberté. On fait ce qu'on veut. Et si le public ne comprends pas, si le public s'ennuie, on lui explique que c'est normal. Et le public, dès lors, est satisfait et ne cesse de nous réserver des triomphes. D'un autre côté, nous gardons l'esprit prog-rock ! Nous ne visons pas l'entrée dans le *star-system* international affadissant et mercantile. Jamais nous ne serons les Madonna¹¹ du rock progressif. De même que Madonna ne sera jamais la PaillasSon de la pop commerciale. Chacun reste chacun. Et puis une entité aussi forte que PaillasSon ne peut, comme ça, se fondre dans l'Océan de la musique multidiffusée. Nous formons, les gars et moi, sous mon impulsion et grâce aux messages tranchants véhiculés par mes paroles, comme une sorte de grosse île rocheuse, pas commode, qui

11 Très célèbre chanteuse américaine de pop internationale, aux cheveux teints en blond, ayant débuté sa carrière dans les années 1980.

intimide, et fascine à la fois, les amateurs de musique Les rochers coupants et escarpés qu'on a sur notre île forment une protection contre les attaques de la médiocrité. Une fois franchi cet obstacle, nos fans peuvent entrer dans une vallée enchantée aux mille arbres chargés de fleurs et de fruits toute l'année. PaillasSon, si vous préférez, est un hérisson. Pique, pique, ouille, ouille à l'extérieur, mais à l'intérieur un adorable petit museau et des yeux pétillants de douceur. Avec quand même, dans le regard, des éclairs furtifs de passion et de génie diabolique. C'est d'ailleurs cet aspect que j'évoque dans les paroles de *Ballon d'eau chaude*.

Il a fallu changer le brûleur,
Qui n'était plus sous garantie
Pourtant, cette chaudière,
C'est une marque allemande.

Vous voyez, à travers ce court extrait, qu'à PaillasSon on peut vraiment aller très loin dans la remise en cause des idées reçues et que, surtout, nous ne craignons pas de nous attaquer à des sujets qui dérangent et mettent mal à l'aise tous ceux qui se complaisent dans le consensus. On peut reprocher à mes paroles leur dimension trop conceptuelle, trop abstraite, voire trop métaphorique, mais j'assume la critique ainsi formulée. Et ne comptez pas sur moi pour changer mes textes d'un iota. Nous, à PaillasSon, on n'est pas du genre à se faire marcher dessus. Et on sait voir midi à notre porte. Qui se frotte à nous, se pique. Et, parmi nous quatre, je suis certainement le plus coulant. Je suis un peu l'ambassadeur

du groupe. Celui qui fait passer notre message au plus grand nombre. Edward, au début, avait décidé d'assumer ce rôle de porte-parole. Mais, assez rapidement, j'ai compris que ce boulot n'était pas pour lui. Il avait, en effet, décidé d'écrire un manifeste intitulé *Pour un rock progressif ni disco, ni country*, un texte intéressant — mais dense — de 18 pages. En début de concert, Edward lisait son manifeste en s'accompagnant au synthé, seul sur scène, dans un éclairage minimaliste, plus dépouillé encore que ceux utilisés à la scène nationale des Arts du mime de Vineuil. Lorsque, 45 minutes plus tard, nous rejoignons Edward, nous avons la déception de constater que le public, venu nombreux (comme en attestait le registre de la billetterie), avait entretemps décidé d'aller réfléchir ailleurs à la stimulante problématique exposée par notre « porte-parole ». Edward éprouva le besoin, par la suite, de développer sa pensée dans un texte plus « argumenté », publié sous forme de coffret-livre de 5 tomes accompagnés d'un DVD. Pendant les concerts, alors que Brian, plutôt satisfait, effectuait une version longue du solo de *Certainement des chats qui se battent sur le toit en tôle ondulée du garage annexe*, nous lançions des coffrets dans le public, sans parvenir toujours à éviter les chocs malheureux contre les fronts de certains spectateurs trop statiques. C'est Peter qui, après avoir essuyé plusieurs vigoureux retours de coffrets, a finalement expliqué à Edward, avec beaucoup d'éloquence et de saignements de nez sur la moustache, que cette — très bonne — idée de coffret n'était pas applicable. Edward en a convenu. Il a abandonné les lancers de coffrets et nous a

proposé — toujours pour populariser le message de PaillasSon — de faire des mini-concerts de 2 heures dans les écoles primaires (et de seulement 1h15 dans les maternelles). Peter, Brian et moi, on a refusé. C'était, selon nous, une idée idiote et contre-productive. Chacun sait que l'acoustique des établissements scolaires ne convient pas pour le rock-prog. Edward a ensuite suggéré que nous fassions tous — toujours pour populariser le message du groupe — une grève de la faim. Ce qui, selon Edward, permettrait de mobiliser les médias. Peter a refusé catégoriquement. Vous ne le savez peut-être pas, mais notre bouillant guitariste grignote toute la journée des biscuits ronds nappés de chocolat, conditionnés dans des paquets sur lesquels est imprimée la tête d'un petit Mexicain vif et souriant. Il faut aussi à Peter son T-bone steak quotidien avec des frites, et une glace. Edward a concédé que, dans ces conditions, la grève de la faim n'était effectivement pas possible. « En revanche, nous a-t-il dit, pourquoi ne pas jouer habilement la carte du merchandising en vendant des T-shirts sur lesquels on imprimerait le texte de mon manifeste ? ». Le projet échoua rapidement, car aucun T-shirt n'était assez grand pour afficher le texte complet de *Manifeste pour un rock progressif ni disco, ni country*. Certains fournisseurs nous ont proposé, à la place, des robes de gospel où il y avait la place de caser, en petits caractères, le texte d'Edward. Mais nous avons décidé que ce n'était pas une bonne solution. On ne peut pas vendre des robes de gospel à des fans de prog-rock. Les fans de prog-rock n'aiment pas cacher leurs pantalons ou leurs shorts ou leurs jupes. Ils entendent bien exprimer la richesse et la diversité de

leur personnalité au moyen de la totalité de leurs pièces vestimentaires. Et il est certain que les gars et moi, on refuse de ne plus voir les jambes et les décolletés des filles. Comment donc, alors, faire passer, efficacement, notre message ? Edward, qui ne voulait pas renoncer à son rôle de porte-parole, proposa de faire poser des bannières géantes sur divers monuments assez connus comme les pyramides d'Égypte, le temple d'Angkor ou la tour Eiffel. C'était, à vrai dire, une idée assez chouettos. Mais après m'être renseigné sur le coût d'une demi page de publicité dans *Krølag-Vöiör*, le mensuel hexagonal du vrai rock-prog, j'en ai déduit, au moyen d'un simple calcul, que les bâches sur les grand monuments historiques du monde entier allaient nous coûter cher. Quand j'ai annoncé à Edward que ça risquait de nous priver du budget « jus d'ananas bio » pendant un certain nombre d'années, il a abandonné de lui-même le projet et a déclaré qu'il ne souhaitait plus être le porte-parole de PailasSon.

R

C'est donc à moi, en tant que parolier, qu'est échue la délicate mission de faire comprendre au public qui nous sommes vraiment, d'où nous venons, ce que nous aimons, quel est notre poids total hors-charge, et toutes ces choses. J'avoue que d'expliquer le message de PaillasSon au public n'est pas une tâche facile. De ce fait, c'est une tâche difficile. Et pourtant, celui qui vous parle est un habitué des mots, des phrases, des points, des virgules, puisque ce type – moi – est auteur de tous les lyrics du groupe. Quand je parle de quelque chose, je sais de quoi je parle, et je n'hésite pas à en parler à qui veut m'entendre. Je suis donc un habitué de l'expression orale. Ce devrait donc être facile, pour moi, de vous parler de PaillasSon. Eh bien, non. J'ai envie de tout, sauf de vous parler de PaillasSon. Et pourtant, il faut que vous nous connaissiez mieux. Et vous, de votre côté, vous avez envie de savoir qui nous sommes et ce que nous voulons exprimer à travers notre art. Évidemment, si vous n'étiez pas intéressés, je m'empresserais de vous emmener nous changer les idées au bowling, à la patinoire ou aux archives départementales. Malheureusement, tels des

écoliers bourrés de dynamisme, vous avez soif d'apprendre. PaillasSon est un sujet qui vous intéresse. Je n'ai vraiment pas de chance. Allez faire une partie de FIFA 2010 sur votre console, inscrivez-vous à un club de poney, préparez un cassoulet de fête en vous aidant d'un DVD de recettes... les occupations ne manquent pas. Le prog-rock, c'est bien, d'accord, mais il est temps que vous songiez à élargir votre horizon. Participez à des conventions de side-cars anciens. Grimez-vous en Petit Ours Brun. Essayez de comprendre les règles du cricket. Adaptez pour le théâtre des résolutions de l'O.N.U. Ces idées ne vous séduisent pas ? Vous souhaitez toujours que je soulève le voile qui protège la vie privée de PaillasSon ? Et bien, soit. Soulevons. Oh, rien de très extraordinaire, en vérité. Un groupe de quatre gars, assez paisibles, chacun installé dans une petite maison pimpante qui ressemble à un jouet. Brian scie du bois. Peter fait du chocolat. Edward joue aux fléchettes. Et moi, je change la litière du chat. Je vous sens déçu. Quelle banales activités sont les nôtres. Nous voici loin des gesticulations ostentatoires des principaux représentants de la profession musicale. Nos épouses et nos amies ne s'habillent pas comme des prostituées de luxe. Nous ne donnons pas de conférences de presse devant des tentures constellées de logos de sponsors. Les paparazzis ne nous surprennent pas, mal rasés, vêtus d'un sweat-shirt lâche, en train de porter des sacs de courses. Nous vivons dans le secret d'une absence de notoriété soigneusement entretenue. Sommes-nous scandalisés par la remise, récente, d'un « Grammy Award » à un disc-jockey blond

et sans imagination¹² ? Non, car la blondeur n'est pas, en soi, condamnable. Et le manque d'imagination est une source de stabilité et de satisfaction, que, trop souvent, on a tendance à mépriser. Sommes-nous, Brian, Peter, Edward et moi, jaloux de ces groupes français de pop électronique qui connaissent un succès planétaire ? Et alors ? La jalousie n'est-elle pas le signe de la reconnaissance du triomphe de l'autre ? De ce fait, nous n'hésitons pas, également, à être envieux, aigris et rancuniers. Face à cette attitude moderne et décomplexée, je vous entends pousser des « Chouette ! », des « Sensationnel ! », des « Bath ! », des « Chic ! » et des « Big ! » tonitruants. Non, les prénommés « Tony » ne sont pas des truands. Qu'est-ce qui peut vous faire soupçonner ceci ? C'est comme si je vous disais que tous les « Mike » étaient des micros. Nous, à Paillason, on apprécie la rigolade, les jeux de mots, les charades, les mots fléchés, les histoires de Toto, celles, aussi, avec le Pape, le président des États-Unis et Britney Spears¹³ dans un avion, mais, au bout du compte, nous ne tardons pas à mettre le holà et à dire « Rions certes, mais restons sérieux et montrons-nous respectueux de l'environnement dans notre approche éco-citoyenne du rire. » Imaginez que dans l'intro de *Pâtes planifiées pour toute l'anberge*, nous nous amusions, qui à glousser, qui à ricaner,

12 Dont le nom finit par « ta ».

13 Chanteuse américaine de musique pop internationale très renommée, dont l'une des dernières chansons, *One Two Three*, se distingue par son caractère entraînant et rythmé, que ce soit sur le dancefloor ou dans une cabine de douche.

qui à pouffer, qui à sourire d'un air entendu. La qualité de notre interprétation musicale en souffrirait énormément. Car l'introduction de *Pâtes planifiées pour toute l'auberge* compte au nombre de nos introductions les plus subtiles, les plus éthérées, avec dedans une immense ambiance atmosphérique de mystère et de spiritualité retenue. Si on rigolait pendant cette intro, jamais Brian ne pourrait se concentrer sur ses maillets et ses cymbales. Jamais Edward ne pourrait ajuster au millimètre les réglages de son looper¹⁴. Jamais Peter ne pourrait promener, avec la régularité qu'il convient, sa tringle à rideaux sur les cordes de sa guitare, jamais, moi-même, je ne pourrais tapoter les cordes de ma basse avec la pulpe de mes orteils, ni produire les sons cavernaux et métaphysiques que je produis en refermant ma bouche sur le micro de chant, un peu à la façon des chanteurs de brutal death. Toute la poésie de l'intro volerait en éclats, si on riait. Pour vous dire toute la difficulté que représente cette intro, il vous suffira de savoir qu'il nous arrive de la rater. Une fois, Peter, qui avait quelques bières d'avance, a produit un renvoi qui a été capté par mon micro-chant pour aller ensuite alimenter directement le looper d'Edward. Pendant de longues et pénibles secondes, nous avons été environnés d'un vacarme disgracieux, ridicule et pas du tout dans l'esprit du morceau. À l'issue de cet épisode pénible, Edward a annoncé à Peter qu'il était privé de bière jusqu'à la fin du prochain concert. Peter a respecté scrupuleusement l'interdiction d'Edward. Mais il s'est énormément rongé les ongles. Et, pendant le concert,

14 Échantillonneur de boucles

Edward a constaté, horrifié, que les solos de Peter étaient mous, irréguliers, voire même simplifiés. Pour limiter les dégâts, nous avons décidé — sur la base d'une suggestion de Brian — de remplacer tous les solos de guitare par des solos de batterie. Peter, qui souhaitait se racheter, a accepté d'illustrer les solos de Brian avec du mime. Et là, je dois dire, qu'à l'occasion de ce petit incident des ongles rongés, nous avons tous découvert un talent d'une grande qualité. Je me souviens avec émotion — et fierté — du solo de *Laisse ton chien ronchonner (il a le droit)*, pendant lequel Peter, par l'intensité ébahie de son expression de visage et par ses galipettes burlesques a fait courir sur toutes les échines un frisson admiratif. Oui, Peter, par son génie du déplacement corporel, m'a rappelé à la fois cette danse de club autrefois nommée vogueing et les plus audacieuses cabrioles des mannequins utilisés dans les crash-tests. Certains spectateurs nous ont cependant fait savoir que, selon eux, la magie orphique de l'instant avait été mise à mal par la façon ambiguë dont Peter caressait sa moustache tout en faisant mine de dégrafer sa ceinture marron à boucle western. Des spectatrices, en revanche, ont exprimé leur satisfaction en félicitant Peter pour la troublante subtilité de son jeu de fesses. Des hommes — des sortes d'excentriques un peu originaux, je suppose — ont également plébiscité en des termes comparables cet aspect de la prestation de Peter. Hélas, dans tous ces feed-backs, pas un seul avis sur les solos de Brian. Qui a déclaré, sous le coup de la déception, qu'il irait, à la première occasion, défoncer la gueule de « la tarlouze » (ainsi avait-il choisi de qualifier Peter). Brian est un grand gars osseux qui refuse d'aménager le gros bol de cheveux

qui couvre ses yeux et la moitié de son nez. Parfois, nous sommes surpris par ses réactions. Ça bouillonne sous le bol, et puis, d'un coup, ça explose. Le soir du concert, il avait attendu Peter dans la pénombre écarlate du Buffalo Bill Bull Big Bar Grill (près de la grille) où nous mangions. Il s'était caché derrière un gros bison en plastique. Quand Peter est sorti pour uriner sur les mauvaises herbes du parking, Brian a surgi, armé d'une bouteille de vin vide. Sauvagement, il a martelé la tête de Peter. Mais les deux adversaires ont conclu leur affrontement par de rassurants rires complices. La bouteille de vin était en plastique. Et Peter n'était pas Peter, mais un gars, assez sportif, qui, de loin, lui ressemblait. Des deux, c'était surtout Brian qui riait. L'autre manifestait sa joie sur un mode moins bruyant. Heureusement, Edward, qui venait vérifier si ses valises de partitions étaient bien attachées dans la soute du car, a assisté à la scène. Et le faux Peter n'a finalement pas rossé, comme il en avait l'intention, le trop plaisantin Brian. Cet imposteur, assez peu sympathique, a reçu, en effet, un coup de valise sur le crâne. Celle qui contient, notamment, *Les blés, jamais ne pourront coucher toutes nos paroles*, un morceau très beau que nous jouons avec un court entracte de 48 heures.

O

Cette soirée au Buffalo Bill Bull Big Bar Grill s'est donc plutôt bien terminée, avec, cependant, un léger bémol que je ne peux passer sous silence, ni mettre sous clé, ni placer hors de portée des enfants. Je veux parler de l'absence de petite décoration en plastique sur mon entrecôte. Dans les Buffalo Bill Bull Big Bar Grill, ils servent toujours les pièces de viande avec une pique à cocktail, en plastique rouge, en forme de cornes de boeuf, qu'ils plantent dans la viande. Ça veut dire que votre viande est authentique et qu'elle sort tout juste de la cuisine. Tous les gars du groupe en ont eu, sauf moi. Voyant que j'étais contrarié, Brian a demandé à la serveuse en jupette western de planter une petite ombrelle en papier crépon dans ma glace. C'était gentil de la part de Brian, mais ça ne m'a pas consolé. Et ma viande de ce soir-là, quand j'y repense, ne cesse d'avoir un goût fade et inauthentique qui me rend méfiant vis-à-vis de toute pièce de boeuf, sauf, bien sur, si c'est un cow-boy, jovial et poussiéreux, qui me l'apporte grésillante, enfilée sur une tige en fer noircie, et s'en retourne, ce cow-boy, dans un pittoresque tintement

d'éperons en faisant claquer au passage son fouet en cuir tressé au manche grillé par la sueur, ou bien en attrapant au lasso les voitures des clients qui tentent de quitter le parking. Ceci étant, je ne suis pas en total désaccord avec ceux qui affirment que la meilleure garantie de bonne viande c'est quand même que le boeuf, lui-même, vous l'apporte. Mais n'est-ce pas de plus en plus rare ? Le lendemain de cette pénible soirée du Buffalo Bull Bill Big Bar Bull Grill, j'ai accompagné Edward dans une maroquinerie afin qu'il se choisisse une valise de remplacement. Celle qui lui avait permis de taper efficacement sur le faux Peter présentait, en effet, une déformation bien visible ainsi que quelques éraflures. L'objet, évidemment, pouvait encore contenir des partitions, mais cette éventualité, pour Edward, n'en était absolument pas une. Des partitions parfaites dans une valise abîmée, c'était comme si les partitions allaient, elles aussi, devenir cabossées. De plus, nous savons tous très bien, à PaillasSon, qu'un concert ou un enregistrement, ou même une répétition, est totalement inenvisageable si les valises d'Edward ne sont pas dans un état impeccable. J'ai bien observé le comportement de notre claviériste dans la maroquinerie. On sentait qu'il éprouvait un bien-être fou à pénétrer, comme ça, dans une sorte de bain de valises et de sacs de voyages. Mais, en même temps, il appréhendait, avec une anxiété assez intense, de ne pas trouver la bonne valise, celle qui irait bien avec les siennes tout en offrant les garanties optimum de sûreté et de solidité. Pour essayer de détendre l'atmosphère, j'ai dit au vendeur que nous étions intéressés par le modèle avion, rose laqué, à motifs manga, présenté en vitrine.

Edward a émis un rire forcé, puis est devenu très pâle. Le vendeur, inquiet, lui a proposé de s'asseoir et de boire un verre d'eau. Heureusement, cette petite crise n'a pas duré, car le magasin disposait de nombreux modèles de valise fabriqués par la marque dont Edward était le fidèle client. Dès lors, la conversation a pris un tour technique dont le contenu m'a complètement échappé. Le vendeur, lui aussi, semblait aimer les valises. Autant dire que le temps m'a paru long. Et que j'ai fini par m'assoupir dans un fauteuil. C'est la voix d'Edward qui m'a éveillé en sursaut. Il me demandait si PaillasSon disposait du budget nécessaire pour faire l'acquisition de l'énorme malle de voyage qui était grande ouverte au centre de la boutique. Je répondis qu'il faudrait poser la question à Patron, notre compétent manager (dont j'ai complètement oublié de vous donner des nouvelles depuis pas mal de pages). Puis, en prenant connaissance du prix de l'objet, je me permis d'indiquer, qu'à mon avis, Patron ne donnerait pas son accord. Edward s'en fichait. Il n'écoutait pas. Il était, simplement, heureux. Il voulait acheter cette malle pour pouvoir s'y enfermer et y composer des morceaux pour le groupe. « Je serai dans la soute du car, avec les autres valises, m'expliquait-il, et là, équipé d'une lampe qui se recharge en tournant une manivelle, j'écrirai des partitions qui feront éclater les parois stupides qui cloisonnent les genres musicaux de l'Histoire de l'Humanité. » Finalement, nous n'avons pas acheté la malle car Edward a estimé qu'il n'y aurait pas suffisamment de place pour caser sa thermos à café et ses traités d'harmonie. « Il faudrait que j'envisage quelque chose de plus spacieux », a-t-il dit. Pour plaisanter, je lui ai suggéré une cathédrale

gothique désaffectée. Dans un premier temps, il a paru surpris. Puis il a déclaré que « non, la cathédrale, même gothique, ça ne tiendrait pas dans le car du groupe ». Ce qui, en soi, n'était pas faux. Ce petit dialogue témoigne de l'extrême liberté d'esprit dont, à PaillasSon, nous faisons preuve. Nous savons rien ne nous interdire, car nous savons que nous sommes porteurs d'une forme artistique d'une singularité et d'une puissance que beaucoup ne soupçonnent pas. Nous faisons ce que nous voulons. Nous bénéficions d'une maîtrise parfaite de tous nos instruments au point que quand on joue, on oublie qu'on joue. Un soir, à Cusset, Brian, au milieu du solo de 34 minutes de *Raphaël se méfie de ses semelles*, a quitté sa batterie pour aller prendre une douche. Et bien notre diable de batteur avait si bien installé l'envoûtante magie du rythme dans les cerveaux hallucinés du public, que personne, pendant son absence, ne s'est écrié « Mais où est le batteur ? ». Le rythme était là, vivant, dans la salle, sans avoir besoin du corps et des frappes de Brian pour se diffuser. Tous, autant que nous sommes, ne faisons qu'un avec la musique. On ne sait plus si c'est nous qui l'animons ou si c'est l'inverse, tellement l'osmose est parfaite. Moi, qu'il y ait des cordes sur ma basse ou pas, c'est pareil. Je ressens tellement fort les vibrations au fond de moi que je les communique au public sans problème. On n'a pas besoin de cordes. Je suis une basse. Et eux tous, les gens du public, deviennent aussi des basses. Attention, je ne ferais pas ça avec n'importe quel instrument. Ne comptez pas sur moi pour être une cornemuse ou une pedal steel guitar. Ce qui est bien, quand on joue avec un garçon comme Edward, c'est

qu'on dispose d'un mec qui est capable de nous construire des paysages sonores hyper-psychédélics avec des sons de synthés super-planants où, sans problème, on peut s'allonger et s'amoindrir à la vitesse de la lumière, comme si on redevenait le fœtus d'un monde parallèle. Là vraiment, moi et les gars, on a le sentiment de faire progresser le rock progressif. Et faire progresser le rock progressif, c'est, finalement, aller plus vite et plus loin que le rock progressif. Ça propulse PaillasSon vachement loin. La notion n'est pas ultra-précise en moi, mais ça signifie, par exemple, que, au moment précis où Peter joue un *la*, ce *la* est déjà dépassé par le *si* qui va suivre, et ainsi de suite. PaillasSon est une sorte de grosse boule de mottes de terre, avec de l'herbe dessus, qui dévale une montagne en allant plus vite que son ombre. Et, arrivée dans le torrent impétueux qui coule au bas de la montagne, la boule PaillasSon va dans le sens du courant mais en étant nettement en avance sur lui. Ce qui fait qu'elle arrive à la rivière de la plaine avant le courant. Toutes ces notions que j'aime évoquer, comme ça, à l'occasion d'un bavardage amical, ne semblent pas enthousiasmer Patron. Ça peut se comprendre. C'est notre manager, comme vous le savez, et il nous a rejoints récemment, et puis il est issu du monde professionnel des bibliothèques où la façon de raisonner est moins instinctive qu'à PaillasSon. Edward et Patron, d'ailleurs, se sont tout de suite bien entendus. Notre clavier, toujours à la recherche de perfectionnements, a interrogé Patron sur la façon dont il pourrait améliorer le système de classement des partitions dans ses valises. Patron lui a conseillé des logiciels de gestion documentaire qui sont,

certainement, des outils géniaux, mais qui rendent Edward moins disponible pour les répétitions. Patron aimerait aussi que nos pochettes de disques soient mieux présentées, avec pour chaque morceau, un numéro, un titre, une durée et, entre parenthèses, le nom des auteurs et compositeurs. Là, c'est vrai, ça représente pour PaillasSon, un changement d'habitudes énorme.

G

Jusqu'à présent, c'est Brian, avec son côté artiste, hésitant, brouillon, inspiré, imprévisible, qui s'est chargé du graphisme de nos disques. Et les pochettes que Brian a faites sont vraiment extra. Prenez celle de *Attention au chambranle*, à droite. Brian a écrit les titres des 17 morceaux avec un coton-tige trempé dans du liquide correcteur blanc¹⁵. Les titres sont disposés en spirale, sur un fond de publicités déchirées qui forment un patchwork d'une expressivité dingue. Brian a pris exclusivement des publicités de salons de massage exotiques, sauf une, placée sous le mot « chambranle », où on voit un jeune banquier souriant. Le choc visuel est immense. Et puis, pour donner une sorte de distance critique à sa création, il a fait marcher dessus une poule dont il avait trempé les pattes dans de la peinture bleue. Apparemment, Patron souhaite s'éloigner de ce style graphique. Il a dit qu'on

15 Notons, au passage, que le liquide correcteur est toujours blanc. Donc écrire « liquide correcteur blanc » c'est comme écrire « neige froide ». Mais comme je n'ai pas de liquide correcteur, je ne peux pas corriger cette absurdité.

allait faire appel à une agence spécialisée en communication visuelle. Au moment où il a annoncé ça, Peter lui a fait le geste qu'on appelle un « doigt d'honneur ». « Qu'est-ce qui t'arrive ? » a demandé Edward qui déteste la vulgarité. Peter a répondu qu'il faisait juste de la « communication visuelle ». Il était clair que la proposition de Patron ne plaisait pas beaucoup aux membres du groupe. Moi non plus, ça ne me plaisait pas. PaillasSon est un groupe solidaire, uni comme tous les doigts possibles et imaginables que peut compter une main. On va me dire que Patron, aussi, est membre du groupe. À quoi je réponds, un peu embêté : « Oui, c'est vrai ». Mais ma gêne, heureusement, n'a qu'un temps. Et je reprends la parole en expliquant à mon pacifique contradicteur que Patron est un pouce dressé, tandis que nous autres, on est les quatre doigts repliés. Au final, au lieu d'avoir un symbole de discorde, on a une main qui dresse le pouce, c'est-à-dire un symbole de victoire. C'est le geste que faisaient les cosmonautes américains, de retour d'une expédition sur la Lune. C'est le geste de la mascotte Weegoo, mi-kangourou, mi-brochet, sur les paquets de céréales pour enfants. C'est le geste de l'individu qui, venant de se manger dans la gueule un poteau de lampadaire de rue, fait signe aux passants accourus vers lui que « non, non, tout va bien ». Donc voilà, Patron a toute sa place dans le groupe. Et si, un jour, il trouve que ce n'est plus vrai, il ne se gênera pas pour le dire. Et ça sera très bien. Ça veut dire que dans PaillasSon nous sommes capables d'échanger (non, pas des figurines Weegoo, mais des opinions), de débattre et de négocier. Finalement, pour cette histoire de pochettes

de disques, on s'est mis d'accord. Brian continue de s'occuper du graphisme, sauf que pour écrire les titres des morceaux, il accepte, au lieu d'un coton-tige, d'utiliser son gros orteil, et ce, sous le contrôle de Patron qui vérifie que ce qu'écrit Brian est lisible. Je pense que c'est un bon compromis qui permet à PaillasSon de conserver son esthétique folle, énorme, généreuse, multicanaux et fortement texturée, tout en offrant aux fans un bon confort de lecture et une absence totale de fautes d'orthographe, car, ne l'oubliez pas, Patron est un garçon qui a fait des études de bibliothécaire. Comme dit plaisamment Brian, « Avec un gars qui a fait l'École des charts, on est sûrs d'arriver au top des ventes ». Comptez sur Patron pour être vigilant et savoir, par exemple, ne pas confondre les courriers de fans avec les courriers de faons. Quel cerf, ou quelle biche, ne serait pas offusqué de recevoir le CD de promo de *Choc sur le pare-choc, dans la route de la forêt* ? Patron est un amoureux de la langue française. Souvent, quand on discute entre nous, Patron corrige nos fautes d'orthographe. Ça peut nous énerver, parfois, d'être interrompus, mais bon, il n'a pas tort. Si je dis « Elles sont où les nouvelles cordes » et que j'oublie le « s » à « cordes », c'est, quand même, une faute assez grave. Et si on apprend à ne plus faire cette faute à l'oral, il est évident qu'on ne la fera plus à l'écrit. Je pense que les leçons de Patron vont vraiment m'aider pour l'écriture de nos paroles. Quand, dans *Mes baskets ont des lacets qui sont doux mais pas trop*, je crie au public « Enchaîné, je prêche la paix ! », c'est nettement plus beau et plus fort quand je n'oublie pas de mettre les accents circonflexes. En plus de ces qualités littéraires, Patron est un bon

manager, bien que débutant. Au début, il avait décidé d'introduire chaque morceau en venant lire, sur scène, un commentaire explicatif qui n'était pas mal du tout. Ça donnait à notre concert un côté avant-garde, dans l'esprit de la scène californienne expérimentale des années 1970. Mais Patron a finalement renoncé. À cause de Peter. Ce con de Peter, il n'arrêtait pas de faire des bruits de pets super bien imités pendant que Patron parlait. C'était super drôle. Mais je comprends que ça ait pu gêner Patron. On a tous dit à Peter d'arrêter. Et on lui a demandé, à la place, d'accompagner les lectures de Patron par de légers accords planants avec du chorus et de la réverbe. Mais Patron, au milieu d'un texte, a éclaté en sanglots. Les accords de Peter étaient trop émouvants et lui rappelaient une histoire d'amour qu'il avait eue, en Italie, avec une hôtesse de l'air qui était une femme. Peter, assez ému par la tristesse de Patron, a proposé de changer radicalement de style d'accompagnement. Il a pris un banjo et nous a fait une petite improvisation country sautillante et guillerette, vraiment très chouette. Mais Patron s'est remis à pleurer. Il nous a dit qu'il avait embrassé sa première fille, au cinéma, devant un western. Peter, décontenancé, a dit « Mais alors tu veux quoi comme accompagnement ? ». Patron lui a demandé quelque chose de très neutre, de très abstrait, des suites de notes étouffées, pas du tout mélodiques, et jouées de façon un peu spasmodique. Ce coup-ci, c'était bon. L'accompagnement ne faisait pas pleurer Patron. Mais quand on l'a testé sur scène, Patron s'est arrêté de lire. Il a présenté ses excuses au public et, très calmement, a regagné les coulisses. Il nous a expliqué, après, que

l'accompagnement de Peter lui faisait prendre conscience de la médiocrité de ses commentaires. Et il n'a plus recommencé. Mais moi, ses textes, je les ai récupérés et, dans un prochain album, j'en ferai des paroles. Ça lui fera plaisir, à Patron. Pour moi, ce sera plus dur, parce que le style d'écriture de Patron me rappelle une histoire que j'ai eue autrefois, à l'université, avec une Allemande de Hambourg. Cette fille m'a brisé le coeur le jour où elle m'a avoué qu'elle n'habitait pas Hambourg, mais Francfort. Oui, aujourd'hui encore, c'est un souvenir difficile à évoquer. Non je n'ai pas écrit de chanson sur cette fille. Mais dans le répertoire de PaillasSon, il y a un morceau qui parle d'elle, indirectement. C'est dans *Il y a un bruit, persistant, dans la VMC de la salle de bains des enfants*.

À un moment, je prononce le prénom Isabelle. C'était — vous l'avez deviné — son prénom, à cette Allemande. Et juste après, je fais un solo en pops et en slaps qui dévaste la salle comme un bulldozer d'acier chromé. Dans ces notes puissantes, violentes et pleines, j'exprime toute la douleur que ce souvenir d'université fait remonter en moi. Souvent, dans ce solo, je pète des cordes. Il est vraiment super chouette, comme solo.

I

C'est dans ces moments-là, dans ces envolées solitaires en solo virtuose que je sens toute la maîtrise que j'ai de mon instrument. Je fais ce que je veux. Les limites sont tellement loin, qu'elles en deviennent des frontières pour lesquelles j'ai tous les passeports nécessaires. Et les autres gars de PaillasSon sont comme moi. On déchire la race de notre mère. On leur met la misère, à tous, dans le quartier et dans celui d'à-côté, ainsi que dans celui qui jouxte celui d'à-côté, et ainsi de suite, jusqu'en Mongolie, voire au delà. Si Pierre Boulez vient nous écouter, il arrête la musique et s'inscrit dans une association d'aquarellistes qui dessinent des chats. Si Hitler nous avait entendu jouer, il serait devenu vendeuse de fleurs. Staline aurait ouvert un commerce de petits trains électriques peints à la main. Et Mao se serait lancé dans une carrière d'artiste de music-hall qui gonfle des ballons et leur donne des formes d'animaux ou d'objets rigolos. PaillasSon, c'est hyper fort. Ça retourne le parking de ton Leclerc. Ça nique les essuie-glaces de ton vélo. Ça tsunamise les fiches-cuisines de ta grand-mère. Ça explose les oreilles des sourds. Ça fait cracher les volcans à l'envers. Ça

tronçonne les arcs-en-ciels. Ça dévertèbre les moules. Ça pète la gueule à Satan. Ça atomise les atomes. Ça découpe en tranches les tranches de jambon. Ça soulève les continents, et ça fait gicler le chocolat qui est dessous. À PaillasSon, nous n'avons jamais peur. Et nous savons que nous pouvons puiser au tréfonds de nos âmes des ressources insensées, que même des moines tibétains ne pourraient imaginer. Que même le Christ, Allah et toutes sortes de prophètes et de dieux n'ont jamais pris le risque d'envisager. On est tellement hauts dans la profondeur, que notre richesse artistique ne pourra jamais être achetée par la Banque mondiale. Notre secret, c'est que l'argent ne nous intéresse pas et, qu'en plus, nous sommes mauvais en calcul. Cet aspect des choses — et c'est bien normal — gêne un peu Patron. Pour notre série de 57 concerts en Russie, j'ai signé personnellement le contrat de la tournée avec un ami russe très jovial qui m'avait été présenté par un ami indien, tout aussi jovial. Le contrat comportait un nombre important de zéros, et ça m'a paru tout à fait convenir aux ambitions d'un groupe du niveau de PaillasSon. Mais Patron m'a indiqué que ce contrat était, selon ses mots, une « catastrophe » qui allait nous obliger, quasiment, à payer les spectateurs pour qu'ils viennent nous voir. J'ai organisé un nouveau rendez-vous sur le yacht (immatriculé aux Seychelles) de mon ami russe, pour essayer d'arranger les choses. Quand j'ai informé mon ami russe des questions que Patron se posait, il m'a rassuré en m'expliquant que tout était prévu et que je ne devais pas m'inquiéter. Quand j'ai appelé mon ami indien, il m'a dit la même chose. C'est alors que j'ai compris que Patron, du fait de sa formation de

bibliothécaire, avait tendance à ne pas se sentir à l'aise dans des transactions où toutes les éventualités, même les plus improbables, n'étaient pas soigneusement portées au contrat. On ne peut pas lui en vouloir. De plus, il n'avait pas eu de contact direct avec mon ami russe, alors, évidemment, il se méfiait. Patron et moi avons rencontré mon ami russe, non pas sur son yacht (qu'il avait prêté à un ami chinois), mais au bar d'un grand hôtel de Paris. Mon ami russe a clairement expliqué que les sommes inscrites au contrat avaient été volontairement sous-évaluées afin d'éviter tout problème avec les autorités russes pendant la tournée. Il a répété à plusieurs reprises — surtout pour Patron — que nous ne devions avoir aucune inquiétude et que la somme qui nous était due nous serait versée dans une banque londonienne par l'intermédiaire d'un de ses amis, fonctionnaire sénégalais, dont il n'a pas hésité à nous communiquer le numéro de portable personnel ainsi que l'adresse Hotmail¹⁶. Pendant cet entretien cordial et détendu, arrosé d'un excellent whisky, Patron a eu du mal à se déridier. Il avait l'air anxieux et déprimé. J'avoue que je n'ai pas bien compris pourquoi. J'espère que le succès de notre tournée russe, et les bénéfices importants que nous allons en retirer, l'aideront à retrouver le sourire. Car j'apprécie ce garçon. Je sais, qu'au fond de lui, il est habité par la même force et la même folie qui, à PaillasSon nous anime tous à 200%. L'autre jour, je l'ai surpris dans son bureau en train de lire

16 En anglais, « courrier chaud ». *Hotmail* est une messagerie web, mondialement utilisée, détenue par l'entreprise Microsoft, soit, en anglais, « Microdoux ». Le rapport avec quoi que ce soit est, ici, loin d'être sûr.

un article intitulé « *Les Contes hiéroglyphiques de Horace Walpole et la question du « Nonsense* ». Il avait l'air parfaitement détendu, et ne semblait fournir aucun effort pour comprendre le texte. Quand je lui ai demandé ce que l'auteur voulait dire exactement en parlant de la « parodie des topoï préfaciels éculés », il m'a répondu gentiment que Walpole était un auteur qui aimait se moquer des écrivains sérieux. En quelques mots simples et bien choisis, Patron m'avait mis en contact direct avec la dinguerie hallucinée et flegmatique de Horace Walpole. Car en plus de dire des mots simples et bien choisis, Patron les avait prononcés en utilisant des intonations de voix riches de sens multiples qui, à la fin, dans ma tête, se sont agencées en une sorte de tuilage de verbes, de noms, d'adjectifs, d'articles qui, sans être des phrases, produisaient cependant en moi des paroles géniales. Je m'en souviens de plusieurs, comme, par exemple « Le talent du crypteur se mesure à la longueur de son pantalon lorsqu'il n'est pas trop court », ou bien « L'histoire de la princesse qui n'était pas née n'est pas encore écrite, mais il est temps d'avoir le courage de refermer le livre ». Et ça a déclenché en moi des tas d'associations d'idées qui m'ont permis d'écrire un bon paquet de paroles géniales pour notre prochain album. Patron, comme ça, tranquillement, n'a pas peur d'inciser finement la naïveté de nos esprits de musiciens rêveurs pour en faire suinter une sève nouvelle dont le nom n'a d'égale que la rareté. Pour tenter de canaliser un peu notre bouillonnement créatif, et pour nous faire prendre conscience des excès artistiques que cela peut entraîner, Patron a eu la très bonne idée d'instaurer, pendant les

répétitions et les voyages en car, la règle dite du « Le Bouddha est là ». À chaque fois que l'un d'entre-nous prononce les mots « énorme », « hallucinant », « truc de ouf », « magique », « psyché », « hyper-puissant », « cosmique », « space » et « John Wayne », il est obligé de glisser un euro dans la tête du bouddha que Peter, un soir qu'il n'avait pas assez bu de bière, avait volé dans un restaurant chinois. En sortant, pour se défouler — allez savoir pourquoi —, il avait lancé la statue sur l'appareil dentaire d'une petite fille qui passait dans la rue. Et là, miracle, le bouddha ne s'était pas cassé. Depuis, on l'a gardé, un peu par superstition, comme une sorte de mascotte porte-bonheur. Et au fil des répétitions et des trajets, le bouddha se remplit de pièces. Le jeu qu'à trouvé Brian, c'est de poser des questions qui obligent Edward à répondre en utilisant les mots interdits par Patron. C'est un jeu hyper-marrant, qui met facilement Edward en colère. Ça raccourcit un peu le temps pendant lequel on répète vraiment, mais, il faut l'avouer, ça nous fait quand même une bonne détente. Pour piéger Edward, notre farceur de Brian ne manque pas d'imagination. Innocemment, il demande par exemple : « Dis-moi Edward, quel est donc, déjà, l'acteur principal de ce film de John Ford dont l'un des barmen mexicains est joué par un prénom Nacho ? ». Sans se douter de l'entourloupe, Edward répond « John Wayne », et, sous les ricanements peu charitables de Brian, il est obligé de mettre un euro dans le bouddha. Mais à force de se faire avoir, Edward a senti la colère déborder en lui. Une colère mesurée, celle du juste qui se sait juste, Et, un jour, d'une voix faible et froide, il a reproché à Brian de ne

jamais être en place sur le passage en 15/16 de *Faute de temps, j'ai pris le bus*. Brian lui a demandé de répéter. Et Edward a répété. Brian, de plus en plus calme et poli, lui a demandé une dernière fois de répéter. Et Edward a répété. Immédiatement, Brian a ordonné au chauffeur de se garer. On a dû tous descendre du car et aider Brian à monter sa batterie sur l'aire d'autoroute. On a branché le synthé d'Edward sur le batterie du car. Edward et Brian ont joué le passage en 15/16 de *Faute de temps, j'ai pris le bus*. Peter a dit que ce système de 7 temps et demi nous faisait, quand même, bien chier. Edward a pris la partition et a dessiné des points rouges eux endroits où Brian, selon lui, se trompait. Brian a marqué en bleu les endroits où, selon lui, Edward déconnaît complètement. Moi, j'ai utilisé un feutre vert. Peter n'a rien marqué parce qu'il n'aime pas le rose. Un inconnu, qui faisait une pause sur la pelouse, a donné, lui aussi, son avis, avec un stylo noir. Brian et Edward ont rejoué, à de nombreuses reprises, le passage en 15/16. Ils l'ont joué de plus en plus lentement, pour bien entendre les endroits où ils n'étaient pas d'accord. La dernière fois qu'ils l'ont joué, on a vu le soleil se coucher puis se lever. C'était un peu long, mais intéressant. Ça m'a donné des idées pour un futur morceau, ultralent, que nous pourrions éditer en un coffret de 50 ou 60 CD. Refusant de s'avouer vaincu, Edward a demandé à Patron d'enregistrer le passage litigieux. Puis Edward a zoomé sur les histogrammes qui prouvaient que Brian était décalé. L'inconnu au stylo noir, qui était allé dormir dans sa voiture est revenu à ce moment, et s'est mis jouer discrètement un peu de batterie dans son coin. Soudain Edward a levé les bras au

ciel tout en se tenant la tête à deux mains. L'inconnu, naïvement, venait de jouer exactement ce qu'Edward voulait entendre. Mais Brian était parti uriner, Patron n'avait pas enregistré, et l'inconnu était infoutu de refaire ce qu'il avait joué. Edward a pris la batterie mais, à bout de nerfs, il s'est effondré en larmes sur les fûts. Brian lui a demandé de faire gaffe à son matériel. Edward a arraché la caisse claire et l'a envoyée sur l'autoroute. Et Brian a pu voir, très nettement, un poids lourd écrabouiller sa caisse claire. Edward a ricané, puis a déclaré que c'était bon, qu'il se sentait vengé. Brian, de son côté, a dit qu'il était, lui aussi, soulagé. Edward et Brian se sont serré la main, j'ai offert à l'inconnu notre dernier album avec une dédicace amusante (*À notre imbattable batteur au style trop bath*), et nous avons tous, dans la bonne humeur, rembarqué tout le matos. Voilà comment PaillasSon parvient à surmonter les obstacles qui se dressent sur sa route, même quand ces obstacles sont les membres de PaillasSon. Notre force est de simplifier efficacement les situations complexes que nous créons, en parvenant à en oublier les causes. De là vient notre grande liberté artistique mais aussi — et je risque le mot — philosophique. À PaillasSon, on peut se permettre tout. Ce que nous ignorons ne nous intimide pas, puisque nous l'ignorons. Les difficultés les plus immenses sont, pour nous, des questions qui n'ont pas besoin d'être posées. Et ne comptez pas sur nous pour errer dans la nuit et les fossés à la recherche de réponses dont l'absence nous tourmenterait. Nous savons parfaitement que les réponses n'ont pas besoin de nous et que, la plupart du temps, elles naissent de questions

inutiles ou mal posées. La sangle de ma basse doit-elle être en cuir ou en plastique ? Question mal posée. Ce qu'il faut se demander, c'est si la sangle de ma basse doit être une sangle de basse.

S

Notre capacité à réagencer les règles de la logique ordinaire, sans pour autant nous heurter aux parois du labyrinthe secret où, tous, nous errons, nous confère une superbe liberté. L'autre jour, Patron nous annonce que nous allons passer en interview en direct à 19h30 sur Citrouille FM... Sans hésiter, Brian a répondu qu'il ne serait libre qu'à partir de 22h. Patron a expliqué qu'à 22h, sur Citrouille FM, c'était l'heure d'une émission sur le théâtre et que nous devions absolument passer à 19h30 dans *Multi-fusions*, l'émission de rock progressif. Alors, moi, j'ai proposé qu'on aille tous à *Multi-fusions* à l'heure prévue, et je me suis engagé à imiter la voix de Brian en son absence. Peter a dit qu'il pouvait aussi venir avec son cousin Michaël qui se ferait un plaisir de jouer le rôle de Brian pour peu qu'on le rémunère correctement. Et comme ça, sans effort, les bonnes idées ont fusé d'entre les lèvres mobiles des membres du groupe, à tel point que Patron n'a même plus essayé de prendre la parole. Il savait que PaillasSon s'était mis en route et que tout se passerait bien. Pauvre Patron ! Il accuse, parfois, des signes de fatigue. Mais c'est normal, on ne lui en veut pas.

N'oublions pas que c'est à lui que revient la lourde fonction de canaliser l'extraordinaire énergie de gaillards comme nous. Certains d'entre-vous me demandent comment s'est déroulé l'interview à Citrouille FM. Je leur réponds, fidèle à l'esprit qui anime le groupe, « De quelle interview voulez vous parler ? ». Ils me disent « Mais si, l'interview de 19h30 dans *Multi-fusions* sur Citrouille FM ! ». Et moi je leur dis « C'est intéressant ce que vous racontez là. Auriez-vous les coordonnées des animateurs de cette émission ? ». Ravis de pouvoir aider un groupe qu'ils admirent, les questionneurs me donnent les coordonnées des animateurs, que je transmettrai à Patron, à qui ça fera évidemment plaisir de voir que j'aime à l'aider dans son boulot de manager. PaillasSon est une structure, souple, adaptable, multifonctions. À PaillasSon, on fait ce qu'on veut, sauf, bien sûr, les choses qui vont à l'encontre des valeurs fondamentales que nous partageons. Quand nous avons tourné le clip de *Bâtard, tu as ignifugé mon castor*, nos quatre voix se sont élevées en chœur pour refuser l'idée des pagnes en bananes. Quand on nous a proposé de faire une télé en compagnie du groupe de metal parodique Kooch Külott, nous avons refusé. Pour notre tournée en Italie, nous n'avons pas accepté d'être accompagnés par l'ensemble à cordes féminin de Johnny Cavalcanti. Seul Peter était d'accord pour que les jeunes femmes violonistes en robes noires sans manches nous accompagnent. Jusqu'au moment où il a compris que les violons de Cavalcanti allaient reléguer son jeu de guitare derrière un mur sonore infranchissable. Pour que Peter ne soit pas trop déçu par l'absence des violonistes, nous avons engagé trois choristes femmes.

Peter s'est très bien entendu avec les trois, dont une, semble-t-il, n'a pas été insensible au charme de sa moustache blonde, comme en portaient les gays de San Francisco dans les années 1980. Je suis, moi-même, tombé amoureux de la choriste anglaise brune. Pour tenter de lui faire comprendre ma passion, j'allais chaque soir la rejoindre dans son lit et traçais sur son dos nu, avec mon index, lettre après lettre, des poèmes improvisés qu'elle s'amusait à deviner. Le dixième soir, nous nous sommes embrassés sur la joue. Après, j'ai tracé des poèmes sur ses fesses et sur ses seins, et, le vingt-deuxième soir, elle s'est jetée sur moi haletante de désir. J'aurais préféré achever le cycle complet de mes vingt-cinq journées poétiques, mais cette jeune femme manquait peut-être de maturité. Pendant tout le reste de la tournée italienne, ce fut une chouette camarade avec laquelle, bien qu'entièrement nu, j'ai partagé des moments de complicité érotique de grande qualité, à l'image de PaillasSon et du prog-rock : pas de limites aux limites, et une entière liberté que les confins de l'infini ne parviennent pas à circonvenir. D'accord, je l'admets, nos compagnes, les femmes, par leur intelligence mystérieuse et par l'intensité volcanique de leurs sensations de plaisir ne sont pas loin, elles non plus, d'accéder à la dimension indéfinissable de l'univers psychique du rock progressif. Mais je pense, sincèrement, que moi et les gars de PaillasSon, nous évoluons — sans peut-être en avoir toujours conscience — dans un espace qui se situe au delà des secousses telluriques de l'orgasme. Ce n'est plus de la jouissance, c'est de la transcendance qui fait de nous des pharaons en habits d'or qui descendent de leurs

soucoupes volantes en empruntant de larges escaliers lisses et clignotants. Nous n'affirmons pas ne pas être émus par les doux triangles — publiens — de nos amies, les femmes, ni n'avoir pas le désir d'aller y fourrer, de temps à autre, diverses parties de notre corps, mais, justement, ce triangle qu'elles aiment, nos compagnes, nous dévoiler dans toute la splendeur de leur chair à la fois délicate, souple, molle et ferme, ce triangle n'est-il pas un signe éminemment symbolique qui nous dit « Oui, te voici arrivé à une étape bien intéressante. Mais, après en avoir étudié les différents aspects, n'hésite pas à poursuivre plus loin, derrière, en dessous, en haut, en bas et, finalement, au delà, pour accéder au royaume des cristaux magiques dont l'association impossible constitue la trame du monde et de toi-même ». J'essaye d'expliquer un peu ça dans *Ne change pas ton assolement triennal*. Dans le second couplet, j'écris en effet :

Le triangle a trois angles,
La sangle, n'en a pas.
Mais si elle fouette le monde,
Les carrés s'arrondissent,
Et enfin, nos yeux,
Les miens, les tiens,
Les tiens, les miens,
Ne font plus que
Quatre.

Cet extrait, sorti de son contexte musical, peut vous paraître incompréhensible ou minable, mais je prends soin, quand on joue ce morceau, de donner à ma voix les

intonations discrètes souvent utilisées par les équipes de télévision qui effectuent des reportages sur les gorilles tueurs des forêts de l'Ouganda. Dès lors, la transcendance dont je parlais tout à l'heure devient nettement plus palpable, avec une consistance qui fait un peu penser au kiwi — je parle, bien entendu, du fruit, et non de l'animal. N'allez pas croire qu'il suffit de tripoter des kiwis — je parle bien du fruit, et non de l'animal — pour accéder aux immenses univers métaphysiques où le rock, progressif, sait, la plupart du temps, nous emmener et nous révéler à nous-même. Et ce rock (progressif) nous savons, aussi, l'emmener, à son tour, qu'il le veuille ou non, dans des territoires dont l'immensité n'a d'égale que notre totale incapacité à en concevoir les limites.

T

Les gars de PaillasSon et moi-même, c'est sûr, on va très loin. Certains d'entre-nous, peut-être, vont parfois trop loin. Je pense, plus particulièrement, à Edward qui affirme — comme je le fais aussi — que le corps d'une femme l'inspire terriblement. Mais lorsque notre claviériste se retrouve nu avec une femme nue, qu'aime-t-il faire, plus que tout ? Écrire de la musique sur le dos de cette femme, sur son ventre, sur ses bras, sous ses pieds, au moyen d'un stylobille ou d'un crayon à maquillage ! Cela peut paraître charmant et follement poétique. Mais lui, Edward, ne plaisante pas avec les partitions, comme je vous l'ai déjà un peu expliqué. Savez-vous que la moitié des morceaux de notre treizième album *Everest rotatif* ont été écrits sur Juliette et Shirley ? Et que Juliette et Shirley gardent, il va sans dire, un souvenir désagréable de cette expérience ? Car, une fois qu'Edward a fini de tracer ses partitions, croyez-vous que sa gentille partenaire peut aller prendre une douche ? Pas du tout. Si c'était possible, Edward l'enfermerait immédiatement dans l'une de ses valises à partitions. Au lieu de laisser ses amies doucher leurs corps délicieux, que fait-il ce maniaque ? Il consulte

son agenda et fixe à ses partitions vivantes un rendez-vous à notre entrepôt de répétition. Et là, il recopie méticuleusement les notes qui sont sur la peau de ses amantes. Comme Edward est un perfectionniste, ces séances de recopiage durent des heures. Ce que, d'ailleurs, Shirley n'a pas supporté, quittant les lieux avec une grosse moitié de partition non recopiée. Edward affirme que s'il avait pu recopier tout ce que Shirley portait, le morceau intitulé *Coussin (mutin) tourne la galipette* serait mille fois plus transcendant que ce qu'il est aujourd'hui. Pourtant, Shirley, une fille sensible et honnête, et pas rancunière, avait pris soin avant d'effacer la partition, d'en envoyer des photos à Edward. Qui ne sut que maugréer que Shirley avait oublié la nuque, le dessous des seins, l'intérieur des doigts de pieds, l'arrière des oreilles et autres endroits annexes de ce genre. Je me permets de critiquer légèrement Edward parce que je trouve qu'il manque, quelque peu, de galanterie dans ses rapports avec les femmes, mais je reconnais, cependant que cette frénésie d'écriture musicale (quelles que soient les circonstances), est bien la marque de fabrique de l'extraordinaire liberté que, tous, au sein de Paillason, nous ne craignons pas de mettre en pratique. Oui, c'est vrai, nous osons aller là où les autres groupes ne vont pas. Quand Peter — par défi, mais aussi par folle passion pour la recherche musicale — est parvenu à brancher sa guitare sur la sono de la gare de Lyon, à Paris, et à révolutionner les habituels schémas du solo de guitare pendant 15 minutes pour des dizaines de milliers d'oreilles, moi je dis, que là, c'était un moment où Paillason est devenu le monde, et l'avenir du monde.

Certes, peu avant d'être ceinturé par les vigiles, Peter a cru bon de faire son intéressant en criant dans le micro « Tiffany, j'adore boire la bière qui fait de mignonnes bulles dans ton nombril tout coquin ». Je ne pense pas que ce genre de déclaration — dont je ne conteste pas la sincérité — soit de nature à donner de PaillasSon l'image qui lui correspond le mieux. Non pas que nous ne souhaitions pas, de façon dionysiaque, célébrer à notre façon les joies de l'amour, mais il faut, pour cela — et en tant que parolier, je suis bien placé pour le dire —, savoir choisir les mots justes. S'il n'était pas le garçon qu'il est, Peter aurait pu remplacer sa formule maladroite par un joli « Tiffany, je bois aux bords ourlés du vase que tu m'offres / L'enivrante ambroisie dont le doux flot me remplit le coffre ». Brian, lui aussi, n'est pas en reste lorsqu'il s'agit de repousser hardiment les limites de notre territoire créatif. Figurez-vous que sacré grand gaillard tout brumeux est arrivé un matin à l'entrepôt avec un très intéressant morceau de 32 minutes où il joue — avec brio — ce qu'il appelle de la *air-batterie*. Pas une seule fois, pendant ce morceau, il ne frappe ses fûts ou ses cymbales. Et on assiste à un subjuguant ballet de baguettes muettes où le rythme se perçoit, non plus par l'oreille, mais par le regard. Peter, enthousiaste, a proposé que nous composions un morceau totalement « air ». « Les seuls sons qu'on entendrait viendraient du public », s'est-il enthousiasmé. Edward, également intéressé par le concept, a renchéri en affirmant que, de cette manière, nous allions « inverser notre rapport au public », lequel allait « peu à peu se désaliéner de son statut d'écoutant passif ». « Oui, s'est — de nouveau — enthousiasmé

Peter. Comme ça, ils s'écouteront eux-mêmes dans le silence que nous leur offrirons ! ». Brian a tempéré les propos de Peter en indiquant que, même si nous jouions en mode « air », ça ne voulait pas dire, pour autant, que nous ne produirions pas de musique. Et que donc, le public, devrait garder un minimum d'attention afin de recevoir l'influx artistique que nous leur proposerions. Nous avons déjà répété plusieurs fois notre premier morceau « *full-air* », un truc bien puissant avec un mur de basse et de guitare saturées, sur lequel caracolent les stridences d'Edward au Moog, tandis qu'à l'arrière-plan, la batterie de Brian semble effectuer un déménagement d'armoires métalliques vides sur un sol carrelé. On ne maîtrise pas encore *Lyssenko, tu trahis ton paletot*, (c'est le titre provisoire de notre air-morceau) mais des amis, qui ont assisté aux répétitions, nous ont affirmé, tout en retirant leurs bouchons auriculaires, que ce truc était « énorme ». Ils avaient, en effet, été obligés de mettre leurs bouchons, tant la pureté du silence que nous élaborions était affolante de richesse. « Ça m'a rassurée d'entendre battre mon pouls », m'a dit une fille. Patron, qui était là aussi, a fait la grimace. Il savait qu'il allait devoir commander un nombre important de bouchons auriculaires pour notre prochaine tournée dont, malheureusement, le prix des billets ne pouvait plus être modifié. Moi-même, j'ai une idée de ouf — et je pèse mes mots — que j'espère bientôt faire accepter aux gars. C'est un morceau court de 11 min, où je remplace les « a » par des « o », les « o » par des « i » et les « i » par des « a ». L'idée est de bousculer les règles sclérosées du langage post-freudien et de provoquer chez le public un sentiment de surprise, puis

d'incompréhension, puis de surprise, puis d'ennui, puis de colère, puis de compréhension et, enfin, de joie dingue. Voilà comment je procède. C'est exceptionnel que je dévoile, comme ça, dans le détail, mes secrets de création, mais au siècle de « l'économie de la contribution » et du logiciel open source, ça me semble, finalement, un jour ou l'autre, inévitable. Alors je prends le premier vers de la chanson qui est :

En étiquetant les pantalons,
En solde,
J'ai vu une mouche.

Ensuite, avec le plus grand soin et la plus grande précision, j'applique la méthode des « a », des « o » et des « i » dont je vous ai parlé. Ce qui, au terme d'un lent et patient travail d'orfèvrerie littéraire, donne :

En étoquetont les pontolins,
En silde,
J'oa vu une miuche.

Là, évidemment, le choc est immense. On pénètre dans une dimension seconde de notre langage. Le public sent, instinctivement, l'empreinte des mots initiaux qui, toujours, agissent souterrainement. Mais ce sens — sous-jacent — est comme emporté, grimé de pied en

cap, dans une mascarade étrange, à la fois exotique et patoisante, qui donne au cerveau du fil à retordre et, du coup, le fait quitter son hamac et son daiquiri, l'obligeant à se bouger le cul un minimum. Mon rêve serait que le public, en sortant d'un concert où tous nos morceaux auraient ce genre de paroles, soit incapable de comprendre la question d'un mec leur demandant « Bonjour, je cherche la station de métro la plus proche ». Là, je pense, j'aurai gagné mon audacieux pari artistique. Un autre de mes grands et fous projets est de chanter, un jour, en braille. Pourquoi, en effet, priver nos amis aveugles de la force et de la beauté des paroles de PaillasSon ? Et surtout, que nos amis les sourds, en apprenant ceci, ne se vexent pas. Patron a déjà programmé pour le mois de juin un concert spécial de PaillasSon en langage des signes. Et, à la rentrée, Edward va s'attaquer à un projet qui lui tient à coeur. Organiser un concert pour les amateurs de musique classique détestant le rock progressif. Nous inviterons sur scène un orchestre du même genre que le Philharmonique de Berlin ou le London Sinfonietta. Je ferai, en introduction, une petite présentation du concert et, tandis que nous interpréterons notre répertoire en mode full-air, l'orchestre invité sera libre de jouer les oeuvres de son choix. Ceci, évidemment, ne pourra fonctionner que si les orchestres invités ne comptent, dans leur effectif, aucune jeune violoncelliste à longs cheveux blonds et robe noire sans manches. De voir ces diables de femmes, à la fois douces et énergiques, empoigner le manche de l'instrument qu'elles ont calé entre leurs genoux me donne des crises d'hyperthermie qui m'empêchent, le plus

souvent, d'assurer une prestation scénique de qualité.

H

Nous ne refusons pas de parler de la question des femmes, au sein de Paillason (comme vous l'avez déjà compris), mais il semble que, tacitement, nous fassions tous en sorte d'éviter le sujet le plus possible. Il y a blessure, je ne vous le cache pas. Qui remonte certainement à l'époque où nous avons accepté d'intégrer dans le groupe la copine de Brian, une fille qui se baladait généralement pieds nus et vêtue d'un sarouel, et qui jonglait avec des massues enflammées. Nous pensions que ce petit bonus scénique — et qu'on ne me soupçonne pas de vouloir rabaisser la Femme en parlant de « petit bonus » —, nous pensions, donc, que ce petit bonus scénique ajouterait à nos concerts un côté... Je ne me souviens plus ce que c'était censé ajouter. En fait, personne n'a dû vraiment se poser la question, puisque Ambre — la jongleuse aux pieds nus — s'est pointée un jour avec de nombreux arguments très convaincants dont j'ai oublié la teneur. On dirait, les gars, que j'ai tendance à ne plus me souvenir de pas mal de choses, tout d'un coup. Dans le titre de l'album *In the Court of the Crimson King*, du groupe King Crimson, quelle est la fonction

officielle du personnage cité ? La fonction du personnage cité est « roi ». Après ce petit test de mémoire qui me rassérène, j'en reviens à la copine nue de Brian. Nue des pieds, seulement, et dont le prénom était un truc qui avait un lien avec le mot « homme » en espagnol mais avec un « a » à la place du « u », ce qui fait donc qu'elle se prénomme Ambre. Côté jonglage de massues enflammées, je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi doué. Avant qu'une de ses trois ou quatre massues ne retombe, elle était capable d'aller chercher, backstage, une bière fraîche pour Peter et de la poser, ouverte sur son ampli avec une soucoupe de cacahuètes. Quand Brian faisait un solo, elle parvenait à synchroniser son jonglage avec les rythmes complexes de son amoureux. Le soir où, sans prévenir, elle a cru intéressant et spectaculaire de jongler avec des Fender¹⁷ Stratocaster enflammées, Peter a frôlé l'infarctus. Comme tous les musiciens, il est fétichiste de son instrument. Il a arraché un extincteur et a éteint toutes les Stratocaster puis a balancé l'extincteur vide sur le pied nu de Ambre. Brian a aussitôt quitté sa batterie avec une rapidité surprenante, parvenant à n'en faire tomber aucun élément malgré ses grandes jambes d'insecte polyarticulé et son épais rideau de cheveux. Il a pris sa copine dans ses cinq bras — c'est une image, je plaisante — et l'a sortie de scène assez prestement car elle était très en colère et hurlait des insultes qui étaient de nature à nuire à l'image publique de PaillasSon et qui, de plus, s'avéraient dénuées de toute logique (« Je m'en bats les couilles », « J't'encule gros connard », « Suce ma

17 Marque mythique de guitares électriques nord-américaines.

queue, pédé » et ainsi de suite, et tra deri dera). J'avoue que, dans ces conditions, il nous a été difficile, à Edward et moi, de finir seuls les 42 minutes restantes de *Les produits ménagers n'ont pas d'envergure*, que nous étions en train de jouer. Mais, à PaillasSon, ce genre de petite péripétie n'est pas de nature à nous déstabiliser. Edward a utilisé un huitième clavier pour assurer les parties solo de Peter, et moi, je suis passé à un jeu de basse en pops et slaps afin de maintenir dans le morceau une énergie percussive digne de ce nom. De plus, un fan, qui à la faveur du désordre engendré par l'incident, avait réussi à se hisser sur scène, s'est installé derrière les fûts de Brian et a, ma foi, assuré une honnête rythmique à la Christian Vander¹⁸ qui nous a permis de conclure *Les produits ménagers n'ont pas d'envergure* sans avoir à trop rougir de nous-même. Dans les loges (les vestiaires de la salle de basket où on jouait), nous avons retrouvé Ambre, qui clopait assez nerveusement un cigarettte de marijuana et qui s'est excusée d'avoir manqué de patience face à notre « stupidité ». Elle nous a juré qu'elle abandonnait les guitares et les massues enflammées et qu'au prochain concert elle se contenterait de jongler avec des mérours vivants et des chiots abandonnés. Finalement, Ambre a renoncé au jonglage de chiots car ça rendait Brian triste. En effet, la mère de Brian était un chiot. Quant aux mérours, je m'y suis opposé vigoureusement, et ce, pour des raisons de sécurité. Imaginez un mérou humide qui retombe sur un boîtier électrique mal isolé. Dans les

18 Compositeur-batteur-chanteur mystique, fondateur du groupe Magma, en 1969.

concerts suivants, Ambre a utilisé des tortues d'eau passées au sèche-cheveux et des bustes d'Alexandre Millerand. Et puis, un jour, Ambre a disparu. Elle et Brian avaient rompu. Notre batteur nous a expliqué qu'elle avait rencontré un artiste au festival de théâtre de rue de Châlons-sur-Saône et, qu'ensemble, ils parcouraient les routes d'Europe avec un numéro où ils jonglaient avec du sable. « Très bien ! me suis-je exclamé. PaillasSon a été une sorte de plate-forme qui a permis à cette fille de se propulser vers la partie d'elle-même la plus éloignée mais dont, pourtant, elle se sentait la plus proche ». Brian a convenu que c'était une façon intelligente, et très prog, de voir les choses, mais que lui, néanmoins, s'était, malgré tout, fait piquer sa meuf par un « individu stupide à dreads¹⁹ blonds » et que ça le rendait quelque peu amer. Peter a proposé de lui présenter Tracy, une bassiste, célibataire, qui jouait dans un groupe de metal-core composé exclusivement de filles. C'est alors, que, selon moi, Brian s'est montré sublissime et totalement digne d'appartenir à PaillasSon. « Non merci, c'est gentil, a-t-il répondu. Mais je dois travailler sérieusement mon jeu de pédale. Je ne suis pas assez fluide sur les sextolets. Après, peut-être, on verra. » Voilà,

19 Abréviation de « dreadlocks », coiffure traditionnelle des pratiquants de la religion Rastafari, en Jamaïque. Cette coiffure est également portée par les musiciens de reggae, mais aussi par les jeunes européens (parfois roux à peau diaphane) désireux d'affirmer leur opposition cool au système socio-politique tout en buvant de la Heineken en canettes de 50 cl et en écoutant de la tek hardcore ou du gabber post punk. J'aimerais ajouter des notes dans cette note, mais c'est mal.

pas besoin de grands discours. Cette petite scène vous fait comprendre — et non pas « toucher du doigt » comme l'écrivent certain auteurs, car si vous touchez ces lignes avec le doigt ça ne vous apportera rien de plus — , elle vous fait comprendre, cette petite scène, ce qui fait la beauté et la force de Paillason. Notre groupe a en lui le capacités de donner naissance à un nombre infini d'univers qui, se télescopant, sont susceptibles de provoquer des explosions esthétiques de très grande pureté, génératrices d'autres univers, à un tel point que, souvent, nous paniquons devant cette réaction en chaîne. Je vous assure que bien souvent, je ne se serais pas fâché de trouver dans un placard une petite vanne rouge à laquelle serait suspendu un écriteau indiquant « Arrêt des univers esthétiques ». Vous ne pouvez imaginer le cirque que c'est, cette histoire de fission esthétique et musicale. Ça vous colle des visions pas toujours facile à encaisser. Vous êtes, par exemple, dans univers où des horizons planants couleur émeraude nacrée se fragmente en petites scènes moyenâgeuses où des dragons courtisent des châtelaines puis, où ces dragons crachent des flammes au milieu desquelles apparaît le portrait de votre concessionnaire automobile. Ensuite, l'univers confiné de la concession automobile explose en téléphones mobiles

sur l'écran desquels Lady Gaga²⁰ avoue détester les tenues en cuir SM. Et ainsi de suite. Et tout à l'avenant. Et tra deri dera, la balancelle. PaillasSon rend obsolètes les idées les plus audacieuses. On fait tellement « péter le score » qu'il n'y pas pas de nombres assez longs pour l'inscrire. Les barrières, les frontières, les murs, les impasses, nous les transformons en confiseries molles. Les obstacles, nous nous moquons d'eux, et ils ont tellement honte d'être des obstacles, qu'ils se barrent en courant, tout suants et tout rouges. Edward nous a dit que si Jean Sébastien Bach revenait vivre maintenant et se lançait dans le prog-rock, son oeuvre serait beaucoup plus géniale, parce que le prog-rock offre un champ immense à la création. J'ai quand même tenu à préciser à Edward que Bach pourrait, certes, se surpasser lui-même, mais uniquement s'il rejoignait PaillasSon, et pas un autre groupe. Précisons bien les choses. Nous sommes le seul groupe où l'absence de barrières fait que les voies barrées sont des voies barrées, sachant que le mot « barré », ici, ne signifie pas « qui empêche le passage » mais plutôt « totalement ouf dans ta teuté ». Sur ce point, Edward ne m'a pas contredit, mais il a tenu à préciser 1) qu'il ne savait plus très bien de quoi nous parlions et 2) que l'ébullition créative la plus vigoureuse, même à

20 Interprète nord-américaine de chansons de dance-pop internationale dont les clips proposent une luxueuse esthétique SM chanelisée, baignant dans une ambiance d'homosexualité féminine conçue pour plaire à un public large. Lady Gaga, sait-elle chanter ? C'est possible, mais cela nécessiterait, cependant, une vérification sérieuse. En outre, son visage, mutin, semble pourvu d'un assez gros nez.

thermostat 8, ne pouvait trouver son plein accomplissement sans l'application d'un minimum de règles. « Le torrent furieux doit être canalisé afin de pouvoir irriguer les immenses vergers de la plaine où se trouvent la plupart des vergers », a-t-il indiqué pour essayer de bien me faire comprendre ce qu'il voulait dire. Il a enchaîné aussitôt en signalant que mon solo de basse, puissant et éruptif, dans *Les jours pairs ne sont pas les moins impairs* mériterait d'être allégé afin de pouvoir déflager dans toute la plénitude de sa puissance. Et il m'a sorti, tel un prestidigitateur (ou un agent immobilier), la partition de mon solo où il avait souligné en rouge les passages inutiles. J'ai été envahi par un long frisson de peur depuis le coccyx jusqu'aux lobes des oreilles. J'ai découvert que ce MALADE d'Edward prenait en note tous mes solos de tous nos concerts. Même Patron, qui ne met pas trop son nez dans la technique musicale, a trouvé qu'Edward exagérait. Et il a même ajouté un argument rationnel qui m'a beaucoup impressionné. « Ça alourdit significativement nos dépenses en papier. Et le poids accru de tes valises nous fait consommer plus d'essence ». Edward s'est mis en colère, froidement, à sa manière. « Tu es un technocrate. Tu ne sais pas ce qu'est la création musicale, tu ne sais pas ce que c'est, que de construire une oeuvre à la fois belle, solide, belle et solide, et solide, et belle. Bivouaque dans tes fonctions d'intendance. Ça vaudra mieux pour tout le monde ». Patron n'a pas répondu, mais j'ai bien vu qu'Edward lui avait fait de la peine. Moi je leur ai dit à tous les deux qu'ils avaient quand même un point en commun : la passion de l'archivage. Edward m'a regardé, d'un oeil

arrondi, pendant quelques secondes. Puis il s'est jeté en pleurant dans les bras de Patron. « Nous sommes frères, sanglota-t-il. Je suis un nazi, un sociopathe, ne m'en veux pas, c'est à force d'avoir toutes ces touches alignées devant les yeux, ça me découpe l'esprit en rectangles ». Patron a consolé notre clavier en lui expliquant que lui, ça lui faisait un peu la même chose avec ses feuilles Excel. Moi, j'ai dit, que parfois, les frettes de mon manche me prenaient bien la tête et que ça me faisait faire des cauchemars où je courais sur le manche d'une basse, comme dans un clip des Brothers Johnson. On s'est tous réconciliés et congratulés en se partageant une bière que Peter avait oubliée derrière un flight-case.

E

Avec ces petites scènes que j'aime à vous décrire, vous disposez d'une bonne illustration du fantastique esprit de groupe qui règne au sein de PaillasSon, et qui nous permet d'envisager, ensemble, les hypothèses les plus folles, sans pour autant devenir, nous mêmes, complètement dingos. Et ça, j'aime autant vous le dire tout de suite, c'est une réalité que nous avons bien du mal à faire comprendre aux médias. Patron nous avait obtenu un passage dans l'émission télé *Séquence Libre*, un magazine artistique et culturel qui passe le vendredi à 22h40. L'animatrice, en début d'interview, m'a demandé si nous avions été influencés par des groupes comme Hatfield and the North, Soft Machine, Caravan, Egg ou Henry Cow. J'ai immédiatement répondu que nous, à PaillasSon, on ne brûlait pas des cierges dans un oratoire consacré à l'École de Canterbury²¹. J'ai enchaîné en expliquant que, pour nous, le mot « influence » ne servait à rien et qu'on ne le prononçait jamais. « Nous sommes

21 Ensemble de groupes de rock progressif et psychédélique anglais de la fin des années 1960 et du début des années 1970.

dans un état de liberté que vous ne pouvez même pas imaginer ! » ai-je dit d'une voix assez forte. Dans le public, j'ai vu Patron, très pâle, qui me faisait un petit signe, faiblard, de la main. Ça signifiait « Non, s'il te plaît, pas ça ». Mais moi, quand on me pose une question essentielle qui touche à mon rapport à la création musicale, je réponds comme un seul homme, avec la totale entièreté de ma franchise et de ma lutte. Je ne me dérobe pas. Et je ne dérobe pas au public la vérité qu'il est en droit de savoir qu'il n'ignore plus qu'elle est sienne. C'est mon devoir. C'est ma mission. Quand j'ai dit, donc, « Nous sommes dans un état de liberté que vous ne pouvez même pas imaginer », l'animatrice a ri et les gens du public ont applaudi, docilement, noyant le caractère subversif de ma déclaration dans une espèce de crème chantilly de bonne humeur sans opinion. Avant que la fille n'enchaîne sur un autre sujet, comme c'est leur technique à la télé, j'ai précisé ma pensée. « Toi, lui ai-je dit, tu n'as pas, sur cette chaîne, le quart du dixième de liberté que nous avons tous, nous, à Paillason ». J'ai cherché Patron du regard, mais il n'était plus visible. La fille super souriante m'a demandé « Puisque vous avez l'air d'y tenir, allez-y, donnez-moi votre définition de la liberté ». Là, j'ai eu envie de renverser l'espèce de bar bleu électrique derrière lequel on nous avait obligé à nous asseoir. Mais j'ai pensé à nos fans. Alors, j'ai parlé. « Moi, en tant que bassiste, et parolier, je suis à 100% libre. Les pourcents restants, je les donne aux perdrix qui ont du mal à se faufiler sous les grillages de l'élevage. Je suis dans le don, à tous les sens du terme. Je fais ce que je veux. Je ne m'interdis rien. Et encore, ne rien s'interdire, c'est déjà

esquisser la pensée de l'interdit, et c'est donc trop ». L'un des chroniqueurs présents sur le plateau de l'émission m'a alors demandé si j'étais plutôt « bassiste » ou « baasiste ». Une poignée de personnes à rigolé. Et moi aussi, tout en essayant de comprendre pourquoi le chroniqueur disait deux fois « bassiste ». Il est vrai qu'il y a autant de façons d'être bassiste que d'étaler le Nutella sur une tranche de pain, si je peux me permettre cette comparaison dont certains, peut-être, par manque de pratique, ne pourront, malheureusement, saisir toute la pertinence. Finalement, j'ai répondu au chroniqueur — un type maigre et déplumé, la tête rentrée dans les épaules à force de chroniquer — que je n'étais ni « bassiste » ni « bassiste », ni les deux à la fois, mais, tout simplement, un train à vapeur de province. Là, le public du studio a rigolé. Ils ont cru que je plaisantais. Le chroniqueur m'a dit « Vous pensez que Saddam Hussein était amateur de micromodélisme » ? J'ai répondu que ce n'était pas impossible, mais que, depuis sa pendaison, ce dictateur, dont je n'ignore pas les exactions, ne devait plus trop avoir le temps de jouer au petit train. Puis j'ai continué avant que l'animatrice ne me coupe. « Une petite locomotive de province, et, qui plus est, à vapeur, jamais ne souffrira du manque d'électricité. Si ses grandes et arrogantes soeurs des grandes lignes sont bloquées pour cause de pénurie d'énergie, elle continuera son tchou-tchou de chemin et toutes les oreilles se tourneront vers ce froufroutement nébuleux, mais bien vivant, venu comme du ventre même de la Terre nourricière. Le flot légendaire de la musique RnB et funk américaine n'a-t-il pas charrié dans ses eaux groovy des artistes comme

D-Train, ou des singles irrévocables comme le *Party Train* des Gap Band (1983) ? Je terminerai pas un hommage à la formation musicale électronique pionnière belge, Téléx, qui, avec son *Moskow Disco* de 1979 a grandement contribué à la défense de la la transposition musicale de la locomotion ferrée, tant en radio qu'en discothèques du Val-de-Loire ». Après, l'animatrice a réussi à « enchaîner ». Elle s'est penchée un peu vers moi, me révélant l'abîme troublant de son décolleté, et elle a « lancé », comme disent les professionnels de la télévision, le sujet suivant : les déboires d'une *it-girl* russe qui avait diffusé sur Internet les ébats amoureux des canards fétichistes de son amant haut-placé. Tout aurait pu, alors, continuer à se dérouler normalement. Je voyais Patron, dans le public, applaudir avec énergie. Il était soulagé que mon temps d'interview soit terminé. Mais c'était sans compter avec la camaraderie et le caractère fier de Peter, lequel émergea des coulisses du studio en faisant claquer ses bottes country sur l'estrade de pacotille de ce plateau bling-bling. L'apparition d'un homme portant moustache, dans cet environnement lisse et artificiel provoqua, magiquement, un immense frisson de respect dans les moelles épinières de tous les participants. Même l'animatrice ne savait pas quoi dire. Elle regardait Peter, solide, svelte, les épaules carrées, la chemise à carreaux parfaitement rentrée dans le jean moulant, la taille barrée par une grosse ceinture en cuir marron, vieilli — imaginait-on — au soleil des interminables convoiements de troupeaux dans les plaines du Wyoming. Peter a chopé le micro-cravate du chroniqueur et a dit « Vous venez tous d'être super incorrects avec le bassiste-chanteur de PaillasSon. Ce

n'est pas parce qu'il n'a que 4 cordes sur son manche que c'est un débile. En l'insultant, vous m'insultez moi, vous insultez PaillasSon, vous insultez le prog-rock, la musique et, finalement, au bout du compte, c'est vous-mêmes que vous insultez ! » À son tour, Patron est sorti du public et, l'air grave, est venu se placer face à Peter auquel il a déclaré, d'une voix tranchante : « Non Peter, tu effectues la mauvaise manoeuvre. Ces gens fonctionnent sur un format de temps qui se constitue de séquences très courtes, sans véritable lien thématique entre elles. Ce n'est pas le lieu, Peter, pour développer une pensée néo-durkheimienne pleinement épanouie ». Peter a répondu alors : « On peut péter la gueule au producteur ». Le public a ri. Mais des encolures de gars assez musclés commençaient d'apparaître dans les coins sombres du studio. Si on continuait comme ça, on allait se faire virer comme des manifestants. Ce qui n'était pas glorieux. J'eus alors l'initiative qui permit de retourner totalement la situation à notre avantage.

B

J'ai posé ma chaude main rassurante sur le bras nu de l'animatrice et lui ai proposé de conclure ce moment de polémique par un petit set live de PaillasSon en formation réduite. Aussitôt, Peter, Patron et moi sommes allés nous mettre en place dans « l'espace live » où se trouvaient les instruments d'un quatuor à cordes baroque qui devait conclure l'émission. J'ai pris une viole, Peter un théorbe et Patron a sorti de sa veste un recueil de poèmes de Mallarmé. On a improvisé un truc pas inintéressant. Quand Patron déclame un texte — je vous rassure tout de suite, il ne le slamme pas —, il fait ça à l'ancienne, comme les poètes qu'on entend sur les vieux disques des années 1900. Ça donnait, donc, un truc du genre :

« Ûneu dentêlleu ss'abolihi
Dans le douhoûte du Jeuheu suprêêmm. »²²

À la viole de gambe, j'ai eu du mal à tirer des notes justes et audibles. C'est un instrument intéressant. Mais

22 Extrait de *Tryptique*, 1887, de Stéphane Mallarmé.

moi, je n'y peux rien, je resterai l'amant éternel et exclusif de la basse électrique, sans vouloir, en disant ça, tomber dans les déclarations grandiloquentes qui ennuient tout le monde et moi aussi et également Momo et Salim de l'épicerie *À la place du Marché* et, de même, Richard Pham, le traiteur asiatique, lequel, pourtant, aime les mots croisés et les échecs. Au théorbe (le grand bazar à long manche) Peter a déconné. Il a pété des cordes. Mais il s'est donné à fond, et je crois que le public a été impressionné. Tous ces gens ont compris que, dans PaillasSon, même en formation réduite, soufflait un souffle qui ne soufflait pas dans le premier groupe venu. Certains groupes usent de ventilateurs pour tenter de se donner une dimension héroïque. Mais cela, vous en êtes d'accord, est risible et petit. Le public, instinctivement, a conscience de la présence des ventilateurs et, de ce fait, rejette la tricherie. Avec nous, le public a compris, que, dans PaillasSon, il y avait une sorte de noyau nébuleux dont aucune des formes tournoyantes qui centrifugent en lui ne sont semblables. Ils ont vu, ces figurants de plateau télé, que nous pouvions, nous, PaillasSon, générer instantanément un rayonnement de chaleur suffisamment authentique et puissant pour cuire l'émail d'une poterie d'enfant. Ils ont vu qu'avec trois bouts de théorbe, quelques rares brins de viole et un méchant morceau de papier versifié en édition de poche, on pouvait les clouer d'extase sur les gradins éphémères d'un plateau aux couleurs criardes. Si nous avions continué notre miracle créatif, nous aurions été propulsés hors de nos corps dans un infra-espace où le choc joyeux des canettes de soda saturées de LSD nous aurait, à tous, révélé une

infinité de chemins intrigants. Et peut-être même, aurions-nous entendus, les échos lointains du solo final de Brian sur *Pardonne à tes poux ce que ton chien te cache*. Pour conclure sur cette histoire d'émission télé, je pense que, pour PaillasSon, ce moment de projection médiatique a été un excellent révélateur de ce que nous sommes. Non pas que le mystère essentiel qui nous constitue, et fait notre force, ait été bêtement exposé aux yeux du monde entier, comme une pathétique solution de vieux tour d'illusionnisme suranné, mais la vivacité des rapports que nous entretenons avec le monde, notre capacité d'adaptation aux conditions de l'Époque et de son Instant, la parfaite tenue de notre *Entsagung*, la bonne qualité de nos dentitions, et l'absence totale d'auréoles de sueur sous nos bras sont autant d'éléments qui font ressortir aux yeux du public la singularité de notre identité. Un plaisantin, sorti d'on ne sait où, me lance, d'une voix qu'il croit cinglante et gouailleuse « Si vous êtes une paille à son, vous devez être capable de faire des tubes ! ». Je lui réplique aussitôt par un « Ha, ha » glacial complété d'une bonne paire de claques. Et pour l'achever, je lui assène « Vous n'êtes qu'un pantin, tout juste bon à tourner sur un manège qui n'intéresse plus que les pigeons aimant voir, d'en haut, les blancs impacts de leurs fientes former sur le dôme de l'édifice forain une constellation de points en rotation. » Et voilà, j'ai claqué le beignet à ce morveux. Tout ça, grâce à la force que me donne PaillasSon. Sans basse, sans micro, sans console de mixage, sans pédales d'effets, sans poitrines de filles au premier rang, sans buvette vendant 3 euros la bière dans un verre en plastique transparent, sans drogue... à mains

nues, d'homme à homme. Seul, mais pas seul. Car porté en background par l'infinie solidité de notre groupe et de notre Art. Soutenu, non pas comme un tournesol, quelconque et solitaire, par un tuteur en faux bambou, mais par l'incroyable liberté dont nous sommes, tous les cinq, l'extraordinaire alambic.

E

Désireux, toujours, de nous débarrasser des mauvaises croûtes que la pollution sociale — « normative » comme pourrait dire un malicieux penseur foucaldien — ne cesse de déposer dans nos cerveaux, j'ai eu l'idée, audacieuse, d'intégrer dans certains de nos morceaux la prestation d'un beatmaker californien équipé d'un laptop, d'un clavier midi et d'une MPC 5000. Le rock progressif, je pense, est suffisamment fort et polymorphe pour agglutiner à sa masse géante les rebondissements récents du wonky-hop et de la messy soul. Vous en convenez de bonne grâce, et il n'est point besoin d'entamer, avec vous sur ce point, un débat qui nous verrait, immanquablement, tomber d'accord. Pour cette histoire de beatmaker invité, je me suis contenté d'annoncer aux gars du groupe que « l'homme qu'on appelle lok4ltw0 » arriverait jeudi prochain à l'aéroport [Roissy-Charles De Gaulle]. Edward, qui appliquait soigneusement du produit spécial sur la marqueterie de son clavier, s'est arrêté de frotter lorsque j'ai annoncé la nouvelle. « Je te préviens, m'a-t-il dit. Si ce mec fout le bordel dans le tempo, s'il nous la joue trop *wonky*, je montre mon cul au

public, pareil qu'au festival de Murrez ». Peter a protesté en affirmant que nous ne devons pas tomber dans des attitudes infantiles tout juste dignes d'obscures formations de ska-punk musette. Brian, d'un air très doux et très sincère, a précisé que les fesses d'Edward méritaient une mise en valeur plus artistique. « Et si je venais réaliser sur tes fesses, équipées de micros adhésifs, un petit solo léger ? a-t-il proposé. Là, vraiment, on serait dans l'esprit expérimental et audacieux de PaillasSon ». Edward a répondu qu'il s'en battait les couilles. Peter, un garçon qui sait ce que plaisanter veut dire, a cru bon d'ajouter qu'un solo de couilles amplifiées valait mieux qu'une valse de pénis inaudibles. Je me suis esclaffé, réjoui par l'incongruité de l'image, tout en disant à Peter que, sur le fond, j'étais entièrement d'accord avec lui. Je pense, en effet, que d'un point de vue symbolique, les bourses masculines sont porteuses de beaucoup plus de richesse (même si elles ne sont que deux) qu'une flopée de verges tendues vers on ne sait où, pour faire on ne sait quoi, et aller se fourrer, à coup, sûr dans des histoires invraisemblables. La couille est un lieu secret d'élaboration d'une sorte de liqueur essentielle d'où toute vie, et, partant, toute création, s'élanche. Les fondamentaux de PaillasSon se situent, donc, plus nettement dans la couille que dans le pénis. « Et mon cul c'est du poulet ? » lança alors Edward, évidemment vexé que son projet de dévoilement de fesses, ultime et subversif, n'ait pas recueilli nos suffrages. « À la limite, fit Peter; l'exhibition de tes fesses prendrait plus d'intérêt si, dans le même temps, en parfaite synchronisation, lok41 tw0 montrait ses mollets, non épilés, au public. » Edward

et moi tombâmes immédiatement d'accord pour décréter que c'était une mauvaise idée. Il n'y aucun rapport cohérent entre la pilosité d'une fesse et celle d'un mollet. De plus, la notion de « peau », si elle est pertinente concernant la batterie — dont les fûts sont, justement, tendus de peaux —, il n'y a rien dans l'équipement du beatmaking qui ait un lien avec le mollet. Peter, qui tenait à son idée, proposa alors que lok4l tw0 montre un bouton qu'il avait dans le dos ou sur le visage. « Ses machines sont couvertes de boutons, non ? » Edward et moi, on a ricané. Quel naïf il faisait, ce Peter ! Comment pouvait-il imaginer un seul instant qu'un beatmaker californien de LA se balade dans le monde entier la peau couverte de boutons inélégants. « Là-bas, ces types, du fait du climat et de leur attitude cool, passent leur temps à mixer torse nu, ce qui est très bon pour la peau ». Peter poussa un un grognement énervé. « Vous êtes des mecs prévisibles, nous dit-il. Vous n'avez pas l'audace de vous lancer dans des projets vraiment novateurs. Aucune prise de risque artistique ! » Cette dernière phrase est l'une des injures suprêmes qu'utilise volontiers le second mari de ma soeur, metteur en scène et chorégraphe qui ne porte ni catogan ni dreadlocks mais affectionne les jeans et les T-shirts noirs. J'ai répliqué à Peter que la vraie prise de risque c'était de jouer, tous les jours, dans le groupe, avec lui. J'ai ajouté qu'une autre prise de risque intéressante serait, pour lui, de parvenir à ne plus porter la moustache. Je lui ai dit ça, délibérément, pour le déstabiliser, car Peter n'aime pas ses lèvres qu'il juge poupines. Alors, pour compenser cette vision dévalorisante qu'il a de lui-même — et sous le prétexte fallacieux que le groupe s'appelle

PaillasSon —, il a choisi la broussaille de poil. Là, c'est une des quelques fois où j'ai failli me faire casser la gueule par un membre de PaillasSon. À chaque fois, ce membre du groupe a été Peter. L'adrénaline du danger m'a poussé à continuer. Je lui ai dit, à Peter, que le super guitariste des années 1970, Peter Frampton, auteur de l'anthem rock international *Show me the way*, n'avait jamais été moustachu à l'époque de ses plus grand succès, et que, pourtant, il assurait super bien à la gratte et qu'il se prénomait Peter. Alors Peter — notre Peter — m'a menacé de me « shower le way » au moyen de son poing dans ma gueule. Heureusement, Patron, qui passait par l'entrepôt des frères Mehdioui pour relever les numéros de série des amplis pour des histoires d'assurance, a pu intervenir pour empêcher mon lynchage. « Peter, a-t-il dit calmement. Sais-tu que nous avons une date, après demain à l'Usine à Chaussures ? ». L'Usine à Chaussures est une friche industrielle du Nord de Paris qui est devenue un lieu musical et culturel à la mode. Un endroit où, si tu joues, tu gagnes le respect d'une quantité importante de jeunes équipés de pantacourts à motif camouflage, de dreadlocks, de skate-shoes, de piercings, de copines ethno-gothiques, et de canettes de bière anglaise de 50 cl. PaillasSon se doit de rayonner vers les publics les plus divers. Pour que progresse la cause du prog-rock, sans pour autant tailler des croupières à la musique de teknival à 230 BPM, que nous respectons. « Si tu abîmes notre bassiste-chanteur, a affirmé Patron, souverain et étonnamment calme, il n'y aura pas d'Usine à Chaussures. Donc, pas de solo pour toi dans *Le blister du jambon blanc est malcommode à l'ouverture* ». Cette

phrase-missile a stoppé Peter en pleine course. Le solo en question était sa toute dernière création. Pour l'occasion, il avait mis en service une guitare spéciale, conçue avec Yannick, son ami luthier, laquelle comporte 7 cordes (au lieu de 6). Cette septième corde étant, en fait, un rayon laser qui réagit quand les doigts fins et véloces de Peter viennent l'intercepter. Ce laser génère un son échantillonné aléatoirement, en « temps réel » à partir de l'atmosphère sonore de l'endroit où on se trouve. Ce son échantillonné, ça peut être le larmoiement du synthé d'Edward, un fan qui tousse, une sirène d'ambulance et tout ce que vous pouvez imaginer dans votre cerveau agile et porcin. Ce nouvel instrument était l'objet, voire même l'être, que Peter, à ce moment de sa vie, chérissait le plus au monde. Ne pas jouer à l'Usine à Chaussures avec sa nouvelle 7 cordes était une éventualité qui ne pouvait même pas porter le nom d'éventualité. Il m'a donc, Peter, épargné. Oh, ça n'aurait pas été bien loin. Il m'aurait tiré les poils internes de l'oreille et soufflé en plein nez la touffeur de son haleine de mangrove tout en me tordant la lèvre inférieure jusqu'à lui donner l'aspect d'un mollusque spiroïdal en viande de boeuf. Mais c'était toujours un moment pénible d'évité. « OK, a dit Peter. Vous êtes des monstres. Vous utilisez sur moi des méthodes de pression psychologique dignes des heures les plus sombres de notre Histoire. » Cette dernière phrase fait, elle aussi, partie de celles auxquelles le second mari de ma soeur, metteur en scène et chorégraphe, aime avoir recours. Mais je suis un peu mauvaise langue. Car on ne peut reprocher à ce garçon de parler d'une période qu'il connaîtrait mal. En effet, depuis le début de sa

carrière, il situe la presque totalité de ses créations dans la période 1940-1945. Je me souviens d'une adaptation de *Tartuffe* de Molière où le comédien qui interprétait le rôle-titre occupait les fonctions de représentant du Reichspropagandeleiter à Paris, au siège de la Gestapo, en 1943. Un moment de théâtre rieur, chaleureux et coloré, pas brechtien pour un sou, une bonne tranche de détente et de rigolade fichtrement divertissante comme vous pouvez l'imaginer. Il me souvient, aussi, avoir beaucoup souffert lors de la représentation de *On purge bébé*, de Georges Feydeau, que le second mari de ma soeur avait transposé dans le camp de concentration de Buchenwald et où les comédiens portaient des nez rouges de clowns.

S

L'enthousiasme que je manifeste pour PaillasSon et le lyrisme, parfois bavard, que j'utilise pour en chanter la force et la beauté sont, peut-être, de nature à vous agacer, voire à vous rendre perplexe. Je le comprends. Et je l'excuse. Je ne voudrais surtout pas que vous imaginiez que notre groupe est un mièvre espace d'entente quasi permanente et de développement personnel sans entraves. Des menaces, bien réelles, se font sentir, au sein de l'harmonie exceptionnelle qui nous unit. Vous en avez, déjà, eu des exemples. Laissez-moi vous en donner, encore un autre et, après, je vous laisserai refermer les pages de ce livre pour que vous puissiez aller assister à votre leçon hebdomadaire de peinture de figurines Warhammer. La menace dont je veux vous parler s'est matérialisée, encore une fois par l'entremise de ce sacré monde du théâtre (décidément, alors). L'individu était un ami de la copine d'Edward, un Bulgare, metteur en scène de théâtre, qui s'appelait Boln Gaest, ou Vulin Dobst, ou Lulin Aegst. Mais peut être portait-il un autre nom. Du genre Pablo Mendez ou Hyacinthe Kalomba. Il portait des lunettes et un blouson en daim. Je précise que ses

lunettes n'étaient, évidemment, pas en daim, mais en taffetas. Edward l'appréciait beaucoup, car ce garçon possédait un diplôme de l'Académie nationale des Arts du Théâtre et du Cinéma de Sofia. Edward lui avait même demandé, un jour, d'apporter son diplôme. Edward, vous l'avez compris depuis que vous lisez cette petite causerie, aime les documents écrits. Il a donc scanné le diplôme de Built Goev (appelons-le ainsi) et l'a placé dans l'une de ses valises à partitions. Built Goev, lui-même, n'a été placé dans aucune valise. Je ne sais pas si le Bulgare a compris la haute valeur de ce geste. C'était un garçon qui semblait absorbé par sa quête intérieure et qui, au final, ne se gênait pas pour vous taper des centaines de clopes et ne jamais payer quand on allait acheter des canettes de soda au Leader Price²³ près de l'entrepôt de répète. Le premier jour où on s'est réunis avec lui, Edward et la copine d'Edward, pour discuter de la mise en scène de notre tournée dans le Périgord, j'ai vite compris que nous étions foutus. Gravement touchés. Mal en point. Blessés à mort. Built Goev (dont je rappelle ici, pour donner la mesure de la menace que nous affrontons, qu'il est l'auteur d'un inquiétant *Antigone à Technoland*, d'après Sophocle)... ce Halin Loviev, donc, avait fait réaliser des maquettes en trois dimensions et des esquisses qui matérialisaient son — affligeant — projet. Dès que j'ai vu ce matériel diabolique (avouons-le) j'ai été foudroyé par un terrifiant flash-back d'enfance. J'étais en classe de troisième, et le collègue nous avait emmenés au

23 Enseigne de supermarchés, dits de *hard discount*, où ne se trouve nulle pornographie.

théâtre de Plessis-Couronne, scène nationale, pour assister à une représentation du *Cercle de craie caucasien* du plaisant Bertold Brecht, et ce, deux mois, à peine (le mot « peine » est ici on ne peut plus opportun) après nous avoir montré, dans le même lieu, *Madame de Sade*, du futile et divertissant Mishima. Nous souffrîmes tous beaucoup, élèves, professeurs, comédiens, techniciens, chien du concierge et haies de thuyas. Brecht, lui-même, dut certainement se racler la gorge dans sa tombe brechtienne, en se disant qu'il avait peut-être poussé le bouchon un peu loin. Et là, donc, avec les maquettes du Bulgare, je revivais ces instants pénibles. « Je veux que le public vous perçoive comme une entité traversée par des lignes de fracture, nous disait-il. Je veux que vos contradictions, vos peurs, soient mises à nu, dans toute la banalité de leur violence, et que vous apparaissiez, non plus comme un groupe, mais comme une fragmentation en mouvement ». Brian avait rétorqué immédiatement que tous ces fragments mis ensemble sur scène, ça faisait quand même un groupe, « un groupe de fragments », précisa-t-il. Bnoev éclata alors d'un petit rire nasal et demanda à la copine d'Edward un mouchoir en papier. « Ma mise en scène va faire de PaillasSon un cadavre disséqué, nous précisa-t-il avec un sourire doux, disgracieux, et énigmatique. Mon décor, comme vous le voyez, représente l'intérieur de la piscine de Tchernobyl. Dans le bassin vide, jonché de déchets et de gravats radioactifs, nous mettrons des mannequins gonflables, sans bouche, au nombre de quatre. Ça sera le symbole officiel, et bourgeois, du groupe PaillasSon, ça sera une absence qui se criera elle-même à travers le grotesque

inerte de ces pantins ». Je demandai au Bulgare si nous serions obligés de revêtir les déguisements de mulots que je voyais sur l'un de ses dessins. L'artiste me répondit qu'il hésitait, et que, peut-être, nous n'aurions seulement qu'à jouer en porte-jarretelles noirs et en chaussures à talons compensés souillées de vrais excréments. Je poussai un soupir de soulagement. Le déguisement de mulot, c'était vraiment trop pour moi. J'avais déjà chanté et joué de la basse déguisé en Porcinet²⁴ et je n'en gardais pas un bon souvenir. Peter voulut, lui aussi, dire son mot. « Je trouve qu'il n'est pas juste qu'on ait que quatre mannequins. Et Patron ? Il fait aussi partie du groupe ! ». Boelv fit glisser vers Peter une esquisse en couleur. « Ne t'inquiète pas, ton Patron sera présent ». Sur le dessin, on voyait un homme, crucifié sur l'horloge géante de la piscine, vêtu d'un slip en cuir noir clouté et d'un soutien-gorge, également noir. Son visage était masqué par une cagoule rouge. « En latex », nous précisa le Bulgare diplômé. Finalement, et heureusement, notre tournée dans le Périgord s'est faite sans la mise en scène du Bulgare insistant. Le pauvre garçon s'est en effet heurté à l'extraordinaire vitalité de PaillasSon. Il a succombé à la puissance inouïe de remise en cause des idées reçues que notre groupe sait si bien produire.

24 Porcinet, (*Piglet*, en anglais) est un petit cochon ami de Winnie l'Ourson (*Winnie the Pooh*), le célèbre héros de bandes dessinées et de dessins animés américains.

T

C'était une nuit, en pleine répétition. Dans l'entrepôt voisin, quelques amis des frères Mehdioui, habillés de vêtements sombres, chargeaient et déchargeaient activement des camionnettes. On était en train de travailler le passage de *Direction, la vie* où je chante a capella « C'est bon, les nems ». Et Edward manifestait une certaine irritation. « Ça ne sonne pas bien, me disait-il. Vualin est d'accord avec moi. Tu sais qu'il a suivi des cours de chant et de déclamation lyrique avec Petera Schöngraaf à Hambourg. Et il perçoit exactement le même problème que moi. Il faut que tu intervertisses les deux parties de la phrase. Au lieu de *C'est bon, les nems*, il faut que tu chantes *Les nems, c'est bon*. Tu verras. Ça sonnera beaucoup mieux ». Je répondis qu'il n'en était pas question car, dans ma tête, je pensais vraiment « C'est bon, les nems » et que chanter « Les nems, c'est bon », ça me créerait un court-circuit dans le cerveau. Le sournois Bulgare multi-diplômé a alors tenté de m'expliquer que j'avais tort. « En disant *C'est bon, les nems*, tu parles en premier de ta sensation personnelle, de ton plaisir gustatif, puis, ensuite, tu nommes l'objet qui te procures

ce plaisir, c'est à dire les nems. Tu restes donc centré sur ta personne, tu t'enfermes dans ton corps et, de ce fait, ta voix ne peut prendre l'ampleur universelle que réclame le morceau. En commençant par *Les nems*, tu libères beaucoup plus ta cage thoracique (ton *Thoracic Park*²⁵ comme aime à le dire Petera Schöngraaf), le volume d'air emmagasiné est plus important, le concept de nems prends corps par ta voix, et chaque humain de chaque pays, quel que soit son âge, son sexe, la couleur de son pantalon ou de sa casquette en tweed, sera touché par ton message ». Brian, qui était un peu fatigué et avait envie qu'on en finisse proposa que je chante « J'aime les nems » car il y avait une belle rime interne, que c'était direct et que ça voulait dire pareil que « C'est bon, les nems ». Dualin Moev fit alors immédiatement un signe de tête négatif. « Trop anecdotique », dit-il. Du coup, Brian ramassa *La Prospérité du Pangolin*, le livre à chier qui calait son pied de cymbale et partit s'allonger sur Polyneva, sa grande pieuvre en peluche, dont il se servait, parfois, pour remplir sa grosse caisse afin de produire le son étouffé que vous pouvez entendre sur *Réchauffe le soleil triste*. C'est alors que j'ai pris conscience je haïssait l'attitude d'Edward et de son Bulgare fuyant. Je suis le bassiste-chanteur de PaillasSon, et l'ordre des mots dans les paroles, c'est vraiment mon job, mon « coeur de métier » comme dit mon frère qui est consultant en stratégie d'entreprise. C'est moi qui sais si ça passe ou si

25 Edward (et à travers lui Petera Schöngraaf) fait référence de façon humoristique au célèbre film de dinosaures *Jurassic Park* réalisé en 1993 par l'Américain Steven Spielberg.

ça passe pas. Je me suis donc mis en colère et j'ai dit au Bulgare que son avis, finalement, ne m'intéressait pas, car, ça se voyait, il était vraiment le genre de mec à ne pas aimer sincèrement les nems. Et je trouvais ça dégueulasse de sa part de nous l'avoir caché depuis le début. Pourquoi ne l'avait-t-il pas dit à la copine d'Edward, la première fois qu'il l'avait rencontrée ? Ce Bulgare avait osé faire la connaissance d'une gentille fille sans méfiance en lui dissimulant, honteusement, qu'il n'aimait pas les nems. C'était vraiment un comportement de mec sournois et pas sympathique. En tant que bassiste-chanteur, et même en tant que chanteur-bassiste, je suis capable de pardonner beaucoup, même qu'on n'aime pas les nems. Mais qu'on cache, délibérément, à tout un chaleureux cercle d'amis, qu'on n'aime pas les nems, c'est un comportement qui, sincèrement, me dérange et que je ne suis pas près de pardonner de sitôt ! Notre tournée dans le Périgord a donc eu lieu, mais sans la mise en scène du Bulgare gris et triste. Et nous nous sommes retrouvés, tous, dans la pureté de PaillasSon, dans un espace scénique où la seule metteuse en scène possible, c'était la musique elle-même, et tous ces cris de son que nous expulsions de nos instruments, par où s'exprime l'éternel rituel d'une Humanité nimbée d'une aube éternelle. À chaque concert, les mêmes images idylliques surgissent dans mon cerveau heureux... Je vois un paysage de belle nature qui s'éveille à la lumière du matin. Toute la communauté de PaillasSon va se laver à la rivière. Les femmes et les enfants font entendre des cris de joie naturelle, non traitée, et insouciantes. Les hommes foncent le sourcil, mais ne peuvent, au centre de leur barbe,

empêcher la naissance d'un sourire ayant un lien évident avec ce qu'on nomme la « tendresse ». Deux tigres à dents de sabre du Miocène tentent de dévorer cinq enfants et leur grand-père, mais Peter, armé d'une guitare Fender en silex leur pique tellement le museau qu'ils en ont marre et se rabattent sur les ptérodactyles qui nous guettaient sournoisement derrière les fougères géantes. Je garde, donc, vous l'aurez compris, à la lumière de ces quelques évocations fugitives, un vraiment bon souvenir de nos concerts périgourdiens. Une fois de plus, la totale liberté de PaillasSon a triomphé des perfides petits obstacles répandus sur notre chemin par toutes les vieilles sorcières au nez verruqueux du monde entier. Le vent nocturne de nos concerts nocturnes a baigné nos rêves immenses et leur a donné la consistance d'une sorte de döner kebab céleste tournant sur son axe dans un scintillement, surnaturel, d'huile de pépins de raisins issus de l'agriculture biologique. Quand à 22h40, j'ai lancé vers la foule de Périgueux le refrain puissant de *Je dois aller tondre la pelouse, car demain, il pleut*, j'ai senti monter en moi le frisson des souvenirs immuables de mon enfance, en cette époque mythique et marmoréenne où les téléviseurs couleur à écrans cathodiques ne donnaient accès qu'à cinq chaînes et où, dans le bac à sable central, au milieu de l'enceinte d'immeubles à stores de toile jaune, on pouvait jouer avec des hannetons tout en échangeant des petites photos autocollantes de joueurs de football (Rocheteau, Domenech, Giresse, Couécou, Michel, Trésor, Platini, Dahleb, Bertrand-Demanès...), plus connues, ces photos, sous l'appellation commerciale de « figurines Panini ».

!

Je sens, et vous aussi, si j'en juge par les grommellements ronchons qui montent de la nuit lointaine, que je commence à me laisser emporter par les courants conjugués de l'émotion lacrymogène, du lyrisme facile et de la nostalgie à deux euros. Il serait donc temps que je cesse de me répandre en considérations diverses (non dénuées d'intérêt, cependant) sur Paillason, la Vie, la vie, la life, la Musique, la musique, le bon son qui déchire et les différentes formules d'abonnement au Gymnik Total Center de Beauharnais, au Kardio Top de Sénart ou bien, même, au Form'idable de Rambouillet. Vous souhaitez, je pense, rejoindre le déroulement normal d'une vie normale, loin du sac et du ressac, fascinant, mais extrêmement mobilisant, de la vie tressautant d'un groupe de rock progressif en perpétuelle évolution par rapport à sa progression même. Comme vous le savez, Paillason est capable de tout encaisser (y compris les gros chèques). Paillason peut tout donner, tout recevoir, le rendre, le reprendre, le déchirer, le recoller, le redéchirer, le dissimuler sous les lattes du parquet, le répandre en fine poudre sur des kilomètres

carrés de champs de maïs trans-genre et lesbien. Paillason, c'est-à-dire nous cinq, sommes un groupe, sommes une masse. « Massive ! » comme aiment à s'exclamer les MC dreadlockés des sound-systems jamaïquains. Mais vous, lecteurs et lectrices — individus au nombre de un, pris séparément, et de plusieurs lorsqu'on vous êtes ensemble —, ne disposez pas des ressources stomacales d'un groupe tel que le nôtre. Vous en êtes conscients, et vous ne souhaitez pas être mentalement holdupés²⁶ par la puissance de PaillasSon. Moi-même, qui vous parle, par le truchement de ces lignes de mots écrits au moyen de lettres, je n'ai pas en moi, en tant qu'individu, l'inconcevable capacité de transcendance dont je bénéficie lorsque je suis au sein de PaillasSon. Qui suis-je, au fait, en dehors de mes fonctions de bassiste-chanteur-narrateur ? Quel est mon visage ? Et mon numéro de sécurité sociale ? Et le diamètre exact de mes chaussettes de ville ? Pas une seule fois, dans les nombreuses lignes qui précèdent — et que je n'ai pas le courage de dénombrer exactement —, je ne vous ai mentionné mon nom. Nous avons encore tellement à apprendre les uns des autres.... Oui, il est temps, je le sais, de conclure cette narration pour mieux

26 Verbe forgé à partir du mot *hold-up*, lequel désigne une attaque, généralement, de banque où les victimes sont sommées de tenir (*to hold*) leurs mains en l'air (*up*) pendant que les malfrats piquent le frique, ce qui, vous en conviendrez n'est pas « chic », comme aurait pu le chanter le groupe de funk Chic, emmené par l'excellent guitariste Nile Rodgers lequel ne m'a jamais rendu la cassette VHS de *Mort sur le Nile* que je lui avais prêtée (on se demande pourquoi).

laisser place à la suite de notre relation. Le rock progressif va de l'avant, mais aussi vous, moi, nous, et les tortues d'eau qui barbotent fragilement dans les bassins antiques des palais crétois. Ensemble, suivons avec enthousiasme ce monstre marin, nommé rock-prog, cette chimère musicale, grâce à laquelle nous allons découvrir ce que nous ne savions pas ne pas pouvoir envisager d'ignorer comme étant impossible à ne pas connaître sans en être conscient. Oui, à nos côtés, le rock progressif progresse, n'hésitant pas à se déplacer par bonds, à pratiquer le *double dutch*, et, si l'occasion se présente, à participer à des compétitions de bobsleigh (pour peu qu'on lui foute la paix cinq minutes).

Frontispice arrière

Un chaleureux *merci* à ceux qui ont accepté de mécéner (par l'achat), mon précédent ouvrage *Considérations non dénuées d'intérêt, selon moi, concernant, spécifiquement, le mouton tarbais*, énorme succès de librairie, off et on-line, dont les ventes m'ont permis de rassembler le tas d'euros nécessaire à l'impression du présent livre dont vous remarquerez que la pagination a nettement augmenté du fait des moyens financiers accrus dont j'ai disposé, grâce à vous. Si nous continuons à ce rythme, j'aurai le plaisir de vous proposer, dans quelques années, un ouvrage qui nécessitera que vous songiez à passer le permis de cariste afin de pouvoir l'emporter partout avec vous, ce que je comprends parfaitement, et aurais mauvaise grâce de ne pas encourager,

Voici, donc, qui vous êtes.